

sommaire du n° 125, juin 2018

■ Billet de la rédaction	3
■ Séminaire EPFCL à Paris	
« L'inconscient c'est la politique »	
Mihaela Turcanu-Lazarov, La politique du sujet	7
Sidi Askofaré, Pourquoi la politique ?	16
■ Journées nationales EPFCL, 24-25 novembre 2018, Paris	
« Les symptômes de l'inconscient »	
<i>Pré/textes de la commission scientifique</i>	
Bernard Lapinalie, Pré/texte 3	26
■ Vers Barcelone, 13-16 septembre 2018	
X ^e Rendez-vous de l'IF-EPFCL	
« Les avènements du réel et le psychanalyste »	
Colette Soler, Pré-texte 1	29
Sandra Leticia Berta, Pré-texte 2	32
Rithée Cevasco, Pré-texte 3	36
Diego Mautino, Pré-texte 4	42
Silvia Migdalek, Pré-texte 5	48
Patricia Muñoz, Pré-texte 6	54
Colette Soler, Pré-texte 7	58
Susan Schwartz, Pré-texte 8	60
Elisabete Thamer, Pré-texte 9	64
VI ^e Rencontre internationale d'École	
« L'École et les discours »	
Marc Strauss, Préliminaire 1	68
Marcelo Mazzuca, Préliminaire 2	71
Frédéric Pellion, Préliminaire 3	74
■ Collèges de clinique psychanalytique	
« Clinique différentielle des sexes »	
Marie-José Latour, La frontière de la différence	77
■ Lecture	
Marie Leggio, Du... devoir de prêter de l'inter ?	
Antonio Quinet, <i>La Cité et ses maîtres fous</i>	94

Directrice de la publication

Françoise Josselin

Responsable de la rédaction

Anastasia Tzavidopoulou

Comité éditorial

Jacques Gayard

Hervé Gaye-Bareyt

Camilo Gomez

Sybille Guilhem

Patricia Martinez

Claire Oriol-Trillard

Élisabeth Pivert

Eléfthéria Salamé

Giselle Sanchez

Jean-Luc Vallet

Coralie Vankerkhoven

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Billet de la rédaction

Vers Barcelone...

Si nous pensons que le réel est déjà advenu lorsque l'être qui vient au monde est touché par le langage, en est saisi irrémédiablement et corporellement, qu'est-ce donc qu'une psychanalyse effectuée comme remaniements pour faire apparaître ce réel au point qu'il modifie en partie la répartition des jouissances et fait la destinée d'une vie plus légère ?

Ce *Mensuel* représente les réflexions d'un ensemble de membres sur les deux thèmes cruciaux que nous abordons dans nos réunions internationales en septembre à Barcelone :

- les avènements du réel et le psychanalyste ;
- l'École et les discours, avec, pour sous-titre, « Quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail ¹ ? ».

Lorsque les Forums se sont mis à exister après la rupture et la crise de 1998, nous avons eu grande envie de poursuivre l'expérience en créant une École, abri de la psychanalyse, soutien au discours analytique et permettant la transmission de la psychanalyse sans la modélisation d'une pensée unique et donc indiscutable.

Avons-nous satisfait quelque peu à notre désir ?

Notre École, créée en 2001, existe, elle a permis de mettre au point la procédure de la passe et les garanties nécessaires à notre travail et à l'avancée du « penser la psychanalyse ».

Nous ferons différents bilans sur l'École et les discours, sur ce qui se transmet de la psychanalyse, sachant que cette transmission ne va pas de soi, qu'elle peut toucher l'inconscient au un par un, au « bon entendeur » sans pouvoir en déterminer d'avance les effets.

« Les avènements du réel » pose en soi la question de ce qu'on entend par ce mot de réel, et il me semble que c'est une question difficile et fondamentale pour interroger chacun d'entre nous sur la clinique psychanalytique de l'être parlant. Dans la conférence de Jacques Lacan « La troisième » (du 1^{er} novembre 1974) il y a ce terme d'« avènement du réel », dont la

manifestation la plus probante sur le plan des affects est l'angoisse. Cette « Troisième » est à relire encore et encore et touche au cœur même de notre thème.

Réinterrogeons ce réel afin qu'il ne devienne pas une antienne usée et ressassée qui se vide de sens ; et pourtant dans l'analyse c'est cela même le réel abordé, ce qui se dépose du symbolique d'être hors sens.

Nous interrogerons les fins d'analyse à travers différents acteurs de la passe et ce qui peut de façon contingente se transmettre du fil coupant d'un désir inédit de n'être plus appendu au désir de l'Autre. Savoir faire exister un semblant du côté de l'analyste, semblant d'objet *a*, ne peut s'avérer efficace qu'à condition qu'il ne se prenne pas pour le sujet supposé savoir de son analysant. Pour laisser place au jeu de la demande, l'analyste supporte et propose par sa présence cet évidemment nécessaire à la demande de l'analysant.

Le « Symposium de la passe » aura lieu dès le mercredi 12 septembre 2018. Il a pour but d'améliorer le fonctionnement de la procédure de la passe, de faire une sorte de bilan des insuffisances mais aussi des points positifs. Il réunit pour ce travail les deux Collèges internationaux de la garantie (CIG), celui de 2014-2016 et l'actuel CIG, les dispositifs locaux d'École et les passeurs qui ont été tirés au sort et ont fonctionné comme passeurs ; ce mot « fonctionné » est d'ailleurs inadéquat car leur rôle dans la passe est d'« être la passe ».

Une nomination d'AE (analyste de l'École) par la passe est un produit « du » psychanalyste de notre école qui souligne l'inexistence d'Un que l'on pourrait dire l'Analyste, astreinte de la castration.

Vous découvrirez dans ce *Mensuel* à travers les pré-textes et les préliminaires des formules parfois surprenantes comme celle de Colette Soler, parlant de l'ICSR et des langues, de « message universel » qui transparaît au-delà des différences linguistiques. Cela suppose un dire, l'avènement d'un dire qui a été inféré à partir de l'ensemble de l'expérience d'un analysant.

Un autre article, d'Elisabete Thamer, a retenu mon attention par sa manière d'interpréter le discours analytique, dans les quatre discours que Lacan a établis, en parlant de « réel qui touche » et de « réel touché ».

Rithée Cevasco nous invite à penser le réel en fonction des pratiques qui le cernent et des « limites propres à toute pratique et à tout discours », ce qui m'apparaît comme salulaire, ce savoir des limites des discours et des limites du discours analytique dont l'impossible écriture du rapport sexuel.


Des membres du CIG ont écrit des préliminaires, dont le texte de Marc Strauss qui sert d'épine dorsale à notre VI^e Rencontre internationale d'École. Le sous-titre choisi « Quelle joie rencontrons-nous dans ce qui fait notre travail ? » est une question reprise par Frédéric Pellion de ce qu'est la joie : perte ou retrouvaille ?

Dans le prolongement, Marcelo Mazzuca aborde plus précisément le champ lacanien, le savoir comme « puissant moyen de jouissance » interrogé à travers les différents discours et donc le savoir acquis – « à qui ? », nous dit parfois Lacan – dans une analyse, ce jeu de mots insistant sur l'inconscient réel, un savoir sans sujet...

Beaucoup de thèmes seront abordés et nous souhaitons que chacun réfléchisse quelque peu à ces questions, avant nos grands rendez-vous internationaux. C'est un moyen sûr d'avancer.

Les pré-textes et les préliminaires proposés continueront d'être publiés dans le prochain *Mensuel*.

Anne Lopez, secrétaire de CIG pour l'Europe

1.  J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 369.

SÉMINAIRE EPFCL À PARIS

L'inconscient c'est la politique

Mihaela Turcanu-Lazarov

La politique du sujet *

Notre séminaire de ce soir devait avoir lieu le 22 mars dernier, mais l'annonce d'un mouvement massif de grève des fonctionnaires, notamment dans les transports publics, a fait qu'il a été décidé de reporter la séance à aujourd'hui. J'avais prévu au départ de faire référence au mouvement du 22 mars, mais me voici rattrapée par les événements politiques actuels. C'est ainsi, selon moi, que la politique se mêle des affaires des psychanalystes, comme des affaires de tout le monde.

Je rappelle juste que le 22 mars 1968, l'une des revendications principales des étudiants à Nanterre était le droit pour les garçons d'entrer librement dans le bâtiment des filles à la résidence universitaire. Cinquante ans plus tard, il paraît qu'une nouvelle « révolution » a lieu, cette fois-ci à l'échelle de la planète. Elle concerne toujours la sexualité et la question des limites de la liberté dans les rapports entre les hommes et les femmes. Or, au tout début de la psychanalyse, il a déjà été question de la sexualité des femmes, ce qui a provoqué un scandale à l'époque. Il me semble que le terme « scandale » convient aux trois séquences mentionnées ici. Pourtant, ces mouvements sociaux, en 1968 comme en 2018, font appel au politique pour légiférer et par là réglementer les mœurs et les modalités de jouissance de l'époque.

Je reprends maintenant la citation de la leçon du 10 mai 1967 du *Séminaire XIV, La Logique du fantasme*. Je rappelle que Lacan appelait alors de ses vœux « un moment où, quand on sera revenu à une saine perception de ce que Freud nous a découvert, on dira – je ne dis même pas “la politique c'est l'inconscient” – mais, tout simplement : l'inconscient c'est la politique ¹ ! ».

En 1967, Lacan était toujours sceptique car il continuait à s'insurger contre le courant qui restait dominant dans la psychanalyse. Ainsi, dans les paragraphes qui précèdent cette citation, il se réfère à la théorie de Bergler sur le masochisme, tout en précisant sa propre théorie. Mais surtout il fait référence, comme souvent au fil de son enseignement, à un événement

géopolitique majeur de son époque, pour introduire l'idée qu'« être admis » n'est pas « toujours être admis à une table bienfaisante ». Il constate qu'il existe des « gens » qui « préfèrent être rejetés » plutôt qu'être « admis aux bienfaits du capitalisme », malgré les efforts déployés pour les convaincre qu'ils ont tort. Il dit même que « c'est à partir de ce moment-là que devraient se poser les questions sur certaines significations ² », et c'est ainsi qu'en paraphrasant Freud il fait cette nouvelle affirmation qui nous préoccupe tant.

Lacan précise tout de suite après que c'est le fantasme qui fait lien social et que, à défaut d'articuler sa logique, l'analyse finit par répondre à la demande d'oblativité du sujet névrosé. Dans le jeu de l'offre et de la demande, l'analyste non seulement ne répond pas à la demande de l'analysant, mais de plus il ne demande pas. Il encourage l'analysant à parler pour qu'éventuellement les formations de l'inconscient de celui-ci puissent advenir.

À propos du fantasme, je fais une parenthèse en rappelant que la psychanalyse est née à la même époque que le cinéma. Plus précisément, la première projection d'un film des frères Lumière eut lieu en décembre 1895, l'année de la publication par Freud et Breuer des *Études sur l'hystérie*. Qui plus est, la première séquence du film montre la sortie d'usine d'un grand nombre de femmes ³.

La psychanalyse, comme le cinéma, s'intéresse à l'imaginaire, s'appuie sur le symbolique et tente de rendre compte de quelque chose du registre du réel. La psychanalyse découvre ainsi le rôle du fantasme et du souvenir-écran, alors que le cinéma utilise l'écran pour projeter des images.

Cependant, le cinéma s'attaque couramment à la politique, prend position même parfois, et si on y regarde de plus près, il est le plus souvent politique. Il nous suffit de remarquer les exploits de Buster Keaton, Laurel et Hardy, Charlie Chaplin et d'autres tenants du cinéma muet, sans oublier Buñuel et Dalí.

Plus tard, dans des films comme *Une journée particulière* ⁴, d'Ettore Scola, le vécu le plus intime des héros est fatalement lié aux événements politiques qu'ils traversent et qui déterminent leurs destinées et en grande partie leurs discours.

Plus près de nous, j'ai choisi le réalisateur américain Jim Jarmusch et son récent film *Paterson* ⁵. Le titre annonce la polysémie qui caractérise ce film et la question de la transmission qui le traverse d'un bout à l'autre. Car s'il s'agit de poésie, il y est question néanmoins de politique. Non seulement celle du poète dans la cité, *polis*, mais aussi celle du cinéaste américain qui rend hommage dans ce film, me semble-t-il, au cinéaste japonais Akira Kurosawa ⁶, et qui, en plus, fait surgir de nulle part un Japonais précisément

pour venir en aide au jeune poète américain lors de son pire moment de détresse. Et à propos de quoi ? De la possibilité ou non de poursuivre son travail de transmission par écrit, lorsque le fruit de tous ses efforts passés vient d'être détruit en un instant de fureur sauvage. Ainsi, l'histoire des personnages fait écho à l'Histoire.

Freud aussi a fait de la politique toute sa vie, à sa manière. Sa politique était la psychanalyse. Malgré les adversités, il n'a jamais abdiqué face au trouble et au rejet provoqués dans la société de l'époque et parmi ses confrères par sa théorie et sa pratique psychanalytiques. Sexualité féminine ? Scandale à Vienne (et ce n'est pas fini en 2018, ni à Vienne, ni ailleurs). Sexualité infantile ? Horreur ! Freud reste seul et il tient bon. Névrose obsessionnelle et religion ? Désir inconscient, pulsions, formations de l'inconscient, angoisse et malaise dans la culture ? Même ses patients s'opposent parfois à lui. Par ailleurs, et ce point me semble essentiel, il n'a pas non plus transigé devant la montée du nazisme, contrairement à d'autres psychanalystes européens.

Lacan a perpétué les efforts de Freud pour ce qui est de l'éthique de la psychanalyse. Non sans peine, non sans trahisons, dénonciations, exclusion. Engagement politique donc.

Pour les psychanalystes, un aspect de l'engagement politique, certainement le plus important, est la poursuite du travail analytique, dans la cure, selon l'éthique de la psychanalyse, telle qu'elle a été transmise par Freud et Lacan.

Dans le cadre de la cure analytique, les formations de l'inconscient sont ce à travers quoi le sujet exprime sa politique, même lorsqu'il n'a pas pour projet de le faire. La politique du sujet c'est son inconscient sous transfert.

J'ai choisi de mettre en avant aujourd'hui le *Witz*, car par sa nature il est politique. La traduction française, « mot d'esprit » ou « trait d'esprit », présente l'inconvénient d'être plus explicite et d'utiliser le signifiant « esprit », là où *Witz* garde entière toute son équivoque et en une seule syllabe renvoie à sa dimension d'éclair.

Lacan, en proposant de traduire *Witz* par « trait d'esprit », souligne son caractère fulgurant. En allemand, *Witz* rime avec *Blitz* (éclair) et l'on comprend mieux qu'il s'agit d'un instant qui n'est pas vraiment contrôlé, d'une production verbale en lien avec l'inconscient, différente des jeux de mots de la tradition du XVIII^e siècle français.

Le mot d'esprit, qui rend nécessaire la participation de la « tierce personne », comme l'écrit Freud, permet au sujet de trouver sa satisfaction dans l'Autre, dans l'instant de rire et de reconnaître ainsi sa division. On peut jouir tout seul du comique, nous explique Freud en 1905, dans son ouvrage *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, par contre on est obligé de transmettre le mot d'esprit à autrui. Freud parle même de pulsion de transmission. Elle conduit le sujet à se séparer du produit de son élaboration solitaire (*die Witzarbeit*), qui devient *Witz* dans le partage avec l'Autre. La surprise et le rire de l'Autre produisent une décharge pulsionnelle chez lui mais aussi chez l'auteur du *Witz*, et c'est ainsi que le trait d'esprit se fait lien social. La preuve en est qu'il ne peut pas être calculé, préparé à l'avance. Le faiseur de mot, selon Freud, ne trouve le repos qu'après avoir obtenu la décharge par l'intermédiaire de la tierce personne, indispensable à ce processus et qu'il utilise donc pour arriver à ses fins.

C'est le fait que la transmission est incontournable dans le cas du *Witz* qui a attiré mon attention, car il me semble qu'il n'y a pas de politique sans transmission.

Le mot d'esprit offre très souvent une face polémique, une pointe plus ou moins acérée qui, dans certaines conditions de réception, vaudra offense, soulèvera indignation ou scandale. Freud montre que le rapport à l'Autre déclenche l'intervention de la censure morale et que le fait de se moquer, voire de critiquer, ne peut se faire qu'à l'abri du trait d'esprit.

« Famillionnaire ⁷ », l'exemple par lequel commence le texte de Freud sur le mot d'esprit et qui est dû à l'œuvre de Heinrich Heine, est bien connu. Cependant, je voudrais souligner ici l'attention que Freud a portée au fait que le personnage auquel Heine a fait dire ce *Witz* avait les mêmes initiales que le poète et une situation économique assez semblable, comparée à celle de son entourage. Ce mot d'esprit qui n'en est pas vraiment un, dans la mesure où il apparaît dans une œuvre littéraire, se caractérise par une « incontestable amertume ⁸ », selon Freud, et introduit l'épineuse question du lien social, de la différence des classes, etc., donc de la politique. Rappelons que Heine – très souvent cité par Freud dans son ouvrage – était lui-même un poète visionnaire, très engagé sur le plan politique, engagement qui lui a coûté cher. D'ailleurs il est considéré par certains spécialistes comme le fondateur du journalisme politique moderne.

Nous avons fait maintes fois depuis le triste constat que le talent et l'engagement de journalistes plutôt versés dans l'art des jeux de mots, de l'ironie, de la caricature et du mot d'esprit peuvent avoir des conséquences

dramatiques, en déclenchant des réactions extrêmes de la part de certains individus ou d'un pouvoir étatique.

Dans les régimes totalitaires, le statut du *Witz* est très particulier, en tant que véritable arme à plusieurs tranchants, puisqu'elle peut mettre en danger l'auteur du mot, ainsi que le public qui y adhère, ou bien une partie seulement de ce public. Sa subtilité est de mise, l'enjeu est vital, l'équivoque y joue les funambules. Mais l'avantage dans une société totalitaire est que tout le monde sait que l'adhésion au pouvoir en place n'est qu'une mascarade que l'humour et les traits d'esprit font semblant de ne pas dénoncer.

Et dans le monde d'aujourd'hui, sous le règne du discours du capitaliste, quelle est la situation de l'humour et du *Witz* ? La censure et l'autocensure visent à y satisfaire un « politiquement-correct » générique et normatif qui supporte l'appauvrissement de la langue, l'invasion des abréviations et des acronymes à tout-va, favorisés par les gadgets de la technologie « au service » de la communication. Quelle place pour le *Witz* qui, par sa nature, est incorrect, libre, critique et subversif ?

Cependant la psychanalyse permet, grâce au transfert, en séance et même lors d'entretiens en institution, cet espace de liberté qui rend possible le surgissement des traits d'esprit comme des autres formations de l'inconscient.

Dans *L'Interprétation des rêves*, Freud prend l'exemple d'un oubli de rêve pour illustrer le problème de la censure, de la résistance pendant la cure. C'est la remémoration par la patiente d'un mot d'esprit – le fameux *Witz* du Pas de Calais – qui permet lors d'une deuxième séance, à partir du seul mot « canal ⁹ », de mettre en lumière le scepticisme de cette femme à l'égard de Freud et de la psychanalyse.

Nous avons donc ici l'exemple à la fois d'un rêve, d'un oubli, d'un mot d'esprit et de la narration d'un mot d'esprit en séance, le tout non sans rappeler la discorde entre Français et Anglais... Il me semble que la politique du sujet, ici l'analysante de Freud, s'exprime finalement sous transfert, dans la cure analytique, ne serait-ce que « timidement ¹⁰ », comme il le souligne lui-même. Cette « timidité » fait donc partie d'un arsenal où des tactiques d'attaque et de défense se succèdent selon une stratégie personnelle sur le champ de bataille du transfert.

L'un des exemples choisis par Freud pour évoquer le mot d'esprit fondé sur un déplacement, qui est donc assez indépendant de l'expression verbale, mais tient à la démarche de pensée, est repris par Lacan. Il s'agit de l'histoire d'un homme qui s'est appauvri et qui obtient de l'argent de la part d'un riche. Seulement, le jour même, son bienfaiteur le voit au restaurant,

attablé devant un plat de saumon à la mayonnaise. Face aux reproches du riche prêteur, le pauvre répond d'un air étonné. Il ne comprend pas le mécontentement de son interlocuteur, car lorsqu'il n'a pas d'argent il ne *peut* pas s'offrir de tels mets, et quand il a enfin de l'argent il ne *doit* pas en manger. Il conclut : « Mais quand diable voulez-vous que je mange du saumon à la mayonnaise ¹¹ ? »

Selon Freud, la technique de ce type de mot d'esprit réside en un « détournement de la réponse par rapport au sens du reproche ¹² ». Lacan soutient, quant à lui, que le rapport à l'Autre met en jeu, à condition de les distinguer, la demande et le désir. Ainsi, dans cette histoire, le riche, qui a répondu à la demande du pauvre, s'insurge contre le choix de ce dernier : il n'admet pas son ingratitude, puisqu'il ignore son désir. Lacan évoque « les bienfaits de l'ingratitude » du sujet qui « déguise sa demande ¹³ ». Lacan conclut à propos du *Witz* : « Celui auquel [...] il est absolument nécessaire » que le sujet communique son trait d'esprit « est bien à proprement parler, avec des traits caractéristiques qui ne sont saisissables nulle part ailleurs avec un tel relief, ce que j'appelle l'Autre avec un grand A ¹⁴. »

Je vais essayer maintenant d'illustrer à travers quelques exemples de ma clinique la force avec laquelle des formations de l'inconscient parviennent à exprimer la position du sujet et comment des lapsus, des mots d'esprit, des rêves témoignent aussi du fait que l'inconscient c'est la politique du sujet.

Une fillette âgée de 9 ans parle en séance de ses soucis avec sa tablette qu'elle ne peut plus utiliser car elle en a oublié « le code ». Je lui demande s'il s'agit du mot de passe et elle me confirme qu'elle appelle cela le code. Elle sait qu'elle a fait un rêve, mais elle dit : « Je ne crois pas que je m'en souviens pas. » La fillette veut continuer à parler, mais elle voit que je souris et alors elle éclate de rire. À la suite de quoi, elle finit par se souvenir de son rêve et me le raconte.

Cette jeune patiente si secrète, qui exprime si peu ses préférences, préférences que ses parents aimeraient tant connaître au quotidien, me dit à travers ce lapsus qu'elle sait qu'elle a accès à son désir au moyen du souvenir du rêve.

Dans le rêve, elle a laissé sa tablette se charger toute la nuit, pendant qu'elle-même dormait. À son réveil, toujours dans le rêve, elle courait allumer la tablette qui fonctionnait parfaitement de nouveau, sans lui demander le fameux code oublié.

L'oubli du mot de passe permet à cette fillette de mettre à distance son entourage, ses parents, du secret de son désir, tout en les mobilisant pour

l'aider à faire fonctionner sa tablette, les confrontant par là même à l'échec. Par contre, dans son rêve, la question de l'oubli, et donc du refoulement, ne se pose plus, et son souhait de jouer avec sa tablette s'accomplit en l'absence de tout témoin. Elle signe ainsi une forme de séparation de son désir d'avec le désir de l'Autre. Son désir, inconscient, c'est sa politique.

Un autre exemple concerne un jeune homme obsessionnel confronté au doute et à des difficultés à s'engager. Ainsi, il doute de son engagement amoureux ; il se plaint d'être fauché et, alors même qu'il a un travail, il craint pour ses projets d'avenir. Au retour d'un petit séjour à la montagne avec sa copine, il me raconte qu'un après-midi ils sont entrés dans un restaurant d'altitude pour prendre un café. Ils ont été séduits par l'intérieur charmant et la carte du restaurant, ce qui fit dire à sa copine qu'ils devaient y retourner le lendemain pour y déjeuner. Tout en voulant lui exprimer son adhésion enthousiaste à ce projet, il lui dit : « Ah, oui ! Et je vais même prendre une salade de frites. » C'est en voyant son amie éclater de rire qu'il comprit, surpris, ce qu'il venait de dire et qu'il rit à son tour. En effet, me dit-il, en lisant la carte, il avait longuement regardé, non sans une certaine crainte, les prix des différents plats, y compris celui de l'assiette de frites. Il ajouta, soulagé, qu'il venait de réaliser à l'occasion de son *Witz* que sa copine savait qu'il « lui racontait des salades ». J'ai alors levé la séance et la fois d'après il m'a appris qu'ils allaient bientôt se fiancer. L'inconscient c'est la politique du sujet, mais pas sans l'analyste, comme cet analysant le démontre en racontant son mot d'esprit en séance.

Je ne peux me résoudre à conclure ce texte sans évoquer un point qui me semble essentiel pour ce qui est de la psychanalyse aujourd'hui. C'est la question du travail en institution. Pour ma part, je peux témoigner du travail dans des institutions où il s'agit de l'accompagnement éducatif dans le cadre de la protection de l'enfance. Lors des entretiens cliniques, et il y en a beaucoup, si le sujet reçu en entretien n'est pas écouté, y compris pour ce qui est de ses productions de l'inconscient, je pense que l'on passe à côté, entre autres, de ce que j'appelle ici « la politique du sujet », en tant que sujet de l'inconscient.

En effet, pas de cure analytique dans ce cadre. Mais des psychanalystes travaillent encore dans des institutions qui vont même jusqu'à exiger parfois, à l'embauche, cette compétence chez les psychiatres et chez les psychologues. Selon moi, même l'entretien unique, à partir du moment où il est mené par un psychologue ou par un psychiatre orienté par la psychanalyse, permet d'éclairer le sujet sur sa position « politique », c'est-à-dire sur son rapport singulier à l'inconscient.

Voici un bref exemple. Il s'agit d'un adolescent de 15 ans. Comme son frère, il a été longtemps pris en charge dans différents types d'institutions de soins et d'accompagnement éducatif et scolaire. Il manifeste depuis un certain temps une forme de repli sur soi, avec un absentéisme scolaire de plus en plus important et des pleurs lorsqu'on le valorise. Il refuse catégoriquement toute forme de suivi « psy », comme il dit, car selon lui « ça c'est pour les fous ». Incité par les travailleurs sociaux, puis contraint par sa mère, il accepte de venir me voir une fois et je lui fais comprendre dès le départ qu'il s'agit d'un entretien unique. Je lui rappelle aussi la règle selon laquelle notre équipe pourra lui indiquer les coordonnées d'une institution où il pourrait rencontrer un thérapeute s'il le souhaite.


Il parle beaucoup et volontiers. Puis je l'interroge sur son père dont on m'a dit qu'on ne savait rien, si ce n'est qu'il était absent depuis très longtemps – et selon les travailleurs sociaux, c'était un sujet tabou pour lui, comme pour sa mère. Le jeune me dit alors que son père est parti lorsqu'il avait 2 ans et qu'il lui en veut énormément.


Il a appris récemment que son père a refait sa vie et qu'il a une fille âgée de 2 ans qu'il élève. Je lui pose alors la question suivante : « Pourquoi est-ce que tu lui en veux à ce point-là ? », ce à quoi il me répond : « Parce qu'il s'occupe plus d'elle que de ses propres enfants ! » J'ai souri, ce qui l'a déconcerté et ému. Son énoncé ressemble à un mot d'esprit, vu qu'on y retrouve plusieurs techniques du *Witz* mises en avant par Freud : condensation, substitution, utilisation du même matériel, double sens, adresse à l'Autre et caractère inattendu pour le sujet lui-même. J'ai attiré son attention sur ce qu'il venait de dire, alors que sa petite demi-sœur est tout autant l'enfant du père que lui et son frère. Il n'était pas content.

Lorsque j'ai arrêté l'entretien, je lui ai rappelé que c'était un entretien unique. Une semaine plus tard, il a téléphoné à son éducateur spécialisé, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant, en disant qu'il voulait prendre rendez-vous avec un « psy ». J'ai appris par la suite qu'il était aussi retourné au collège.


Je fais l'hypothèse que chez cet adolescent la formule de Lacan « l'inconscient c'est la politique » se confirme par son refus de parler qui n'en est pas un, à condition d'aller chercher le sujet.


Mots-clés : Witz, politique, inconscient, transfert.

*  Intervention au séminaire EPFCL « L'inconscient c'est la politique », à Paris le 29 mars 2018.

1.  J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.


2.  *Ibid.*


3.  L. Lumière, *La Sortie de l'usine Lumière à Lyon*, 1895.


4.  E. Scola, *Une journée particulière*, film italo-canadien, 1977.


5.  J. Jarmusch, *Paterson*, film américain, 2016.


6.  A. Kurosawa, *Dodes'kaden*, film japonais, 1970.


7.  S. Freud, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2014, p. 56.

8.  *Ibid.*, p. 58.


9.  S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1987, p. 440.

10.  *Ibid.*, p. 441.

11.  S. Freud, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, *op. cit.*, p. 112.

12.  *Ibid.*, p. 113.

13.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 93-94.

14.  *Ibid.*, p. 100.

Sidi Askofaré

Pourquoi la politique * ?

En guise de contribution à notre séminaire de l'année, « L'inconscient, c'est la politique », j'ai pris le parti de prendre mon départ d'une question. Cette question porte sur le choix de Lacan, assez énigmatique il faut bien en convenir, de prendre comme définitoire de l'inconscient, la politique. D'où le titre de mon intervention : « Pourquoi la politique ? ».

Je considère cette question d'autant plus légitime que depuis le « Discours de Rome » Lacan nous a plutôt habitués à accentuer le concept d'un inconscient-langage. Non seulement un inconscient structuré comme un langage mais un inconscient dont le langage – avec ses deux fonctions éminentes de la parole et de l'écrit – est la condition.

Que Lacan en vienne à proposer que « l'inconscient, c'est la politique », est donc à considérer sinon comme un événement théorique, en tout cas comme un déplacement important qui mérite examen. Et ce d'autant plus qu'on ne peut pas en faire une thèse conjoncturelle, une sorte de concession – si tant est que ce soit le genre de Lacan – pour coller à l'air du temps.

Or, nous le savons, et le *Journal* ne cesse de le seriner, les Français sont un peuple politique. Prononcer le mot de politique, en France, suscite toujours un certain émoi. Il n'est donc pas étonnant que la formule avancée par Lacan en 1967, donc bien après ses grands textes sur l'inconscient – de « Fonction et champ... » à « Position de l'inconscient » – et avant *L'Envers de la psychanalyse* et « Radiophonie », ait fait florès.

Il est encore moins surprenant, surtout sur le fond d'une représentation de la psychanalyse, alors assez partagée, comme théorie et pratique apolitiques, voire comme « idéologie réactionnaire », que la formule de Lacan du 10 mai 1967 ait retenti et suscité un certain intérêt. Avec néanmoins quelques risques. Risque théorique d'une confusion de l'inconscient et de la psychanalyse et risque d'une rémanence du bon vieux freudomarxisme, d'une part, mais aussi risque pratique d'assimiler l'analyse elle-même à une pratique politique, d'autre part. Soit, au fond, la promotion d'une conception politique de la psychanalyse qui n'est en rien meilleure à

sa réduction ou à son appropriation par la médecine ou la religion. D'où l'intérêt qu'il y a à déterminer et à scruter plus précisément ce que Lacan appelle politique lorsqu'il énonce que « l'inconscient, c'est la politique ».

Mais au-delà de ce caractère un peu anecdotique, j'ai l'idée que cette formule de Lacan doit être envisagée à partir de ses enjeux, nombreux et importants, et de sa portée, qui est considérable. Par ailleurs, le fait que Lacan ait énoncé cette thèse à un moment particulier, en 1967, et dans un séminaire consacré à dégager une logique du fantasme, la fait apparaître, à mes yeux, comme à la fois une forme de condensation ou de bilan, et une sorte de bifurcation dans son enseignement.

De l'inconscient-langage à l'inconscient-politique

Entrons à présent dans le vif du sujet. J'ai évoqué plus haut que cette formule selon laquelle « l'inconscient, c'est la politique » non seulement a une portée considérable – la catégorie de discours et, en particulier, celle de discours du maître l'attesteront assez tôt –, mais présente de nombreux enjeux.

Il est incontestable que ce à quoi le nom de Lacan reste le plus attaché, c'est à l'inconscient-langage, à l'inconscient structuré comme un langage, dont il fit à la fois la clé de sa lecture de Freud et le principe du choix des ouvrages majeurs de ce dernier, à ses yeux, qu'il convoqua à l'appui de son axiome : *L'Interprétation du rêve*, la *Psychopathologie de la vie quotidienne* et *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*.

L'inconscient ainsi revisité, de mettre l'accent principalement voire exclusivement sur le signifiant et sur les lois du langage – métaphore et métonymie –, a conduit davantage à une logique – que ce soit la « logique du signifiant » des années 1960-1970 ou la logique comme « science du réel » de « L'Étourdit » – que vers la politique. D'ailleurs Lacan le soulignait lui-même en 1966 à la sortie de ses *Écrits* : « L'inconscient relève du logique pur, autrement dit du signifiant. » Par ailleurs, le terme même de politique était rare sous la plume de Lacan, et là où il apparaît avec un certain poids et une certaine consistance, comme dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », ce n'est au fond que comme synonyme de finalité.

Pourtant, à y regarder de près, on se rend compte que l'option de l'inconscient-langage était d'emblée traversée par une tension, une opposition, qui était en même temps – pour parler en « macronien » – une articulation, entre l'inconscient comme « lieu de l'Autre » et l'inconscient comme « discours de l'Autre ».

De ces deux syntagmes, il semble évident que c'est le second qui, rien que par les signifiants qu'il assemble – discours et Autre –, et les équivoques qu'il porte, nous oriente vers le concept d'un inconscient-politique. Pourquoi ? D'abord parce que la considération de l'inconscient comme « discours de l'Autre » nous sort immédiatement d'une conception exclusive de l'inconscient comme lieu, avec tout ce qui, d'imaginaire, a pu lui être associé : intériorité, profondeur et opacité. En effet, de définir l'inconscient comme « discours de l'Autre » va conduire Lacan à en désenclaver le concept, à le rapporter à la parole – « L'inconscient est la somme des effets de la parole sur un sujet ¹ [...] » –, à le déplacer de son statut de site de la vérité à celui de savoir, voire de savoir sans sujet, et jusqu'à le lier à la présence de l'analyste et à le situer *au-dehors*. Qui ne se souvient des énoncés mémorables du 15 avril 1964 : « Je dis quelque part que l'inconscient, c'est le discours de l'Autre. Or, le discours de l'Autre qu'il s'agit de réaliser, celui de l'inconscient, il n'est pas au-delà de la fermeture, il est *au-dehors*. C'est lui qui, par la bouche de l'analyste, en appelle à la réouverture du volet ². »

Cet « au-dehors », n'est-ce pas en somme qu'une autre manière d'affirmer l'extimité de l'inconscient ? Ni intime ni externe, ni privé ni public, ni intérieur ni extérieur, ni individuel ni collectif. Lacan avait même un temps parlé, à son propos, de *transindividuel*. J'y reviendrai.

Quelle politique ?

Il est difficile, me semble-t-il, au moins jusqu'à la fin des années 1960, de considérer que l'inconscient-politique, je veux dire l'inconscient considéré comme équivalent à la politique, soit directement déductible de l'inconscient-langage, et encore moins fondé par cette référence. Ce n'est possible en effet qu'à la condition d'établir une équivalence entre le social et la politique, d'une part, et, d'autre part, de faire de la psychologie collective la matrice de la politique. Ce qui me paraît plutôt hasardeux.

Si la politique n'est pas le social – ce qui ne veut pas dire qu'un lien social ne puisse être dominé par la politique, ce que Lacan affirmait d'ailleurs en 1975 concernant le lien social de son temps –, et si le caractère social du langage (par exemple, sous la forme de la langue en tant qu'institution) ne suffit pas à déterminer, à attester qu'il est la politique, il faut peut-être revenir différemment à ce vieux terme de politique pour vérifier pourquoi et comment il vient présentifier, à en croire Lacan, l'essence même de l'inconscient.

Un passage des *Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, relatif à la présence du psychanalyste et à sa responsabilité au regard de la

présence de l'inconscient, m'a mis sur une voie que je souhaite partager avec vous. Je cite Lacan :

« [...] la présence du psychanalyste, par le versant même où apparaît la vanité de son discours, doit être incluse dans le concept de l'inconscient. Psychanalystes d'aujourd'hui, nous avons, de cette scorie, à tenir compte dans nos opérations, comme du *caput mortuum* de la découverte de l'inconscient. Elle justifie le maintien, à l'intérieur de l'analyse, d'une position conflictuelle, nécessaire à l'existence même de l'analyse.

S'il est vrai que la psychanalyse repose sur un conflit fondamental, sur un drame initial et radical quant à ce qu'on peut mettre sous la rubrique du psychique, la novation à laquelle j'ai fait allusion, et qui se nomme *rappel du champ et de la fonction de la parole et du langage dans l'expérience psychanalytique*, ne prétend pas être une position d'exhaustion par rapport à l'inconscient, puisqu'elle est, elle-même, intervention dans le conflit. Ce rappel a sa portée immédiate en ceci que lui-même a une incidence transférentielle ³. »

Cette voie que nous indique ce passage des *Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* n'est peut-être au fond rien d'autre qu'un retour à Freud, et tout particulièrement à cette notion si centrale qu'il a placée au cœur de sa perspective dynamique de l'inconscient : le conflit.

1. Je propose donc que nous retournions à Freud pour autant que tous les retours ne sont pas nécessairement régressifs. Il est tout à fait notable, d'ailleurs, que Lacan, au moment d'introduire la formule qui nous occupe, « l'inconscient, c'est la politique », cite nommément Freud et prend appui sur lui : « [...] si Freud a écrit quelque part que l'anatomie, c'est le destin, il y a peut-être un moment où, quand on sera revenu à une saine perception de ce que Freud nous a découvert, on dira, je ne dirai pas la politique, c'est l'inconscient, mais tout simplement que l'inconscient, c'est la politique. Je veux dire que ce qui lie les hommes entre eux et ce qui les oppose est précisément un côté de ce dont nous essayons d'articuler, pour l'instant la logique ⁴. »

Pourtant d'aucuns s'y sont engouffrés pour promouvoir une opposition irréductible entre Freud et Lacan à propos des relations de l'inconscient et de la politique. L'idée soutenue est que pour Freud ce serait « la politique qui est l'inconscient », à quoi s'opposerait la thèse de Lacan : « l'inconscient, c'est la politique ⁵ ».

Or, il me semble qu'il n'en est rien, car aucun énoncé de Freud ne dit explicitement ou implicitement que la politique, c'est l'inconscient. Tout au plus peut-on inférer de ses dits que, comme toute activité humaine – magie, art, religion, science, etc. –, des processus inconscients y sont à l'œuvre.

Une chose est sûre cependant. Lacan récuse l'idée, freudienne ou pas, selon laquelle « la politique, c'est l'inconscient ». Mais cette récusation ne nous dit rien de ce que recouvre sa propre thèse qui peut s'aborder d'au moins deux façons. Elle peut s'éclairer de son contexte, et en particulier en partant de la critique de la conception de la névrose développée par Edmund Bergler dans son ouvrage dont Lacan fait grand cas, *La Névrose de base*. C'est au fond la critique précise, rigoureuse et argumentée de la conception de la névrose que l'on retrouve chez nombre de postfreudiens et dont la pierre d'angle est non pas le refoulement et le complexe de castration mais la régression dans son acception développementale. Mais cette formule ou thèse peut aussi s'éclairer à partir de Freud avant de l'être à partir de ce que Lacan introduira avec sa théorie des discours de 1970.

Je souhaite repartir de Freud et, tout particulièrement, de sa métapsychologie. Comme beaucoup de lecteurs de Freud et de Lacan, il m'est souvent arrivé d'essayer de faire se recouvrir les points de vue freudiens – topique, économique et dynamique – et les perspectives initiées par Lacan. Sans jamais aboutir d'ailleurs à une solution satisfaisante !

En effet, si le point de vue topique s'accorde assez bien avec la perspective du signifiant et le point de vue économique avec celui de la jouissance, le point de vue dynamique m'a toujours posé un problème. Sans doute parce que ici ou là Lacan l'a moqué. Par exemple, lorsqu'il disait, toujours en 1964 : « Il ne suffit pas de dire que l'inconscient est un concept dynamique, puisque c'est substituer l'ordre du mystère le plus courant à un mystère particulier – la force, ça sert en général à désigner un lieu d'opacité ⁶. »

Or, plus décisive encore que la référence à la force, il y a dans le point de vue dynamique la question du conflit. Conflit qui est loin d'être seulement opposition de forces, d'être aussi conflit entre des représentations, des valeurs, des normes, des goûts, etc. C'est même pourquoi cette notion de conflit est si affine avec ce que Lacan appelle division. Et quand il dit conflit et division, d'autres catégories ne sont pas loin. Dans le désordre : le choix, le compromis, la solution, etc. Autrement dit, tout ce qui structure le champ politique. Pas sans l'éthique, ajouterai-je.

Rien qu'à rester sur le conflit et ses conséquences, il me semble que l'identité de l'inconscient et de la politique se trouve fondée. À condition, bien sûr, de ne pas avoir de la politique une conception triviale.

Seulement l'œuvre de Freud nous permet d'aller plus loin. Du *Witz* au *Clausewitz*, si j'ose dire. En bon Autrichien, Freud ne méconnaît pas les liens de la politique et de la guerre. La politique étant toujours du politico-militaire. Or, on sait combien Freud a pu user des catégories militaires et

politiques pour penser l'inconscient et ses opérations. Il suffit d'ouvrir le texte freudien pour s'en convaincre : refoulement, résistance, répression, défense, etc., mais aussi, censure ou représentation, par exemple.

Nul besoin d'aller plus loin, je crois. Ce qui a été promu comme point de vue dynamique, en psychanalyse, établit et fonde l'équivalence de la politique comme champ du conflit et de ses traitements et du champ de l'inconscient découvert par Freud. Mais la problématique du conflit suffit-elle à épuiser ce que l'on nomme la politique ?

2. À cette question, ma réponse est négative. Et ce pour une raison simple. La politique, comme l'inconscient d'ailleurs, n'est pas que champ ou instance. Elle est aussi activité et processus. Sur ce fond, je dirai qu'il y a au moins deux points d'articulation de l'œuvre de Freud et de l'enseignement de Lacan relatifs à la politique : le motif de l'*impératif* et celui du *gouverner*.

Avec l'*impératif*, nous revenons au langage et au signifiant, mais selon une autre modalité que celle par laquelle Lacan a pu l'introduire au départ de son enseignement. En effet, ce n'est point tant le signifiant en tant qu'il évoque, signifie ou représente le sujet qui importe ici, c'est plutôt le signifiant, dans sa bêtise, qui commande et cause la jouissance. C'est que Lacan, désormais, s'intéresse davantage à cette guise du signifiant tout seul, S_1 , ou à l'essaim, et, à travers eux, la jouissance qui, à l'opposé du désir, n'est pas de l'Autre. D'où l'accent mis sur le surmoi, « impératif de jouissance », et sur le « ce qui ne cesse pas de s'écrire » du symptôme.

Mais, plus intéressant encore pour le thème de notre séminaire, Lacan va reprendre à nouveaux frais la question du gouverner, dont il fera le radical de son « discours du maître ».

C'est devenu un lieu commun, aujourd'hui, que de rappeler l'équivalence que Lacan établit entre le discours du maître et le discours de l'inconscient. Mais sommes-nous sûrs d'en avoir saisi tous les ressorts et surtout toutes les conséquences ? Une chose semble certaine : avec la catégorie de discours, en tant que « lien social fondé sur le langage », non seulement Lacan réinscrit la question de la jouissance dans une structure qui requiert l'Autre, mais il promeut une conception du lien social qui est, fondamentalement, lien des corps et dispositif de traitement de leurs jouissances. Si le droit, en tant que figure du discours du maître, assure, au niveau de la société et de la culture, sa fonction de répartition, de distribution et de rétribution de la jouissance, la question reste de ce qu'il en est de la fonction de l'inconscient pour chaque sujet.

L'inconscient, en tant que discours du maître, pouvons-nous le définir comme l'instance ou le dispositif de gouvernement de la jouissance ? Et, si oui, en vue de quels intérêts gouverne-t-il ?



Je conclus.


Il est évident que l'équation, l'inconscient = la politique, ouvre sur des questions d'une redoutable difficulté. Car, énoncer que « l'inconscient, c'est la politique » ne dit guère de quelle politique il est question – politique de la jouissance ? politique du père ? politique du pire ? politique du désir ? etc. –, ni quels sont les instruments de cette politique : pulsion ? symptôme ? fantasme ?


Freud, en son temps, avait fait du plaisir la visée de la politique de l'inconscient avant qu'un démenti ne lui vienne depuis la clinique de l'au-delà du principe de plaisir. L'enseignement de Lacan soi-même a connu des variations notables entre *L'Éthique de la psychanalyse* et *Encore* où il interprète comme jouissance ce qu'il tenait jadis, chez Aristote, comme plaisir.


Mais surtout, il me paraît difficile, voire impossible, de considérer que l'inconscient, qu'on le définisse comme « discours de l'Autre » ou comme « discours du maître », soit la politique universelle valant pour tous les *parlêtres*. S'il est la politique, comme principe d'hétéronomie et d'aliénation, il me semble qu'il se décline en autant de politiques que de modes d'assujettissement à la structure, voire de positions subjectives ou de modes de jouir singuliers.


D'où, sinon la nécessité, en tout cas l'intérêt et l'utilité de la psychanalyse, qui, si elle n'est pas la politique, en a une. D'ailleurs, ne peut-on pas aller jusqu'à dire que si « l'inconscient, c'est la politique ⁷ », la psychanalyse, elle, c'est l'*a*-politique, politique du *a* ?


Mots-clés : inconscient, politique, conflit, dynamique, discours.


*  Intervention au séminaire EPFCL « L'inconscient c'est la politique », à Paris le 29 mars 2018.


1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 116.


2.  *Ibid.*, p. 119.

3.  *Ibid.*, p. 116-117.

4.  J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, séance du mai 1967 et dans les éditions de l'ALI p. 285.

5.  Je fais allusion ici à un ouvrage connu de beaucoup parmi vous, l'ouvrage d'É. Laurent, *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance* (Paris, Navarin, 2016), et en particulier au chapitre « Le parlêtre politique », où il reprend et amplifie le commentaire consacré à cette thèse par J.-A. Miller dans ses « Intuitions milanaïses ».

6.  J. Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, p. 24.

7.  J'ajouterai ici que cette politique peut, au plus simple, se définir comme « politique du père », d'abord au sens où, dans la perspective de l'équivalence inconscient = discours du maître, c'est le père qui sature la fonction du S_1 , qui l'incarne même ; ensuite, dans le sens où Lacan soutient dans *Le Sinthome* que « l'hypothèse de l'inconscient, Freud le souligne, ne peut tenir qu'à supposer le Nom-du-Père » (*Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 136).

JOURNÉES NATIONALES EPFCL 24-25 NOVEMBRE 2018, PARIS

Les symptômes de l'inconscient

Pré/textes de la commission scientifique

LES SYMPTÔMES DE L'INCONSCIENT



24 ET 25 NOVEMBRE 2018
MAISON DE LA CHIMIE / PARIS

28 bis rue Saint Dominique - Paris VI
Renseignements : 01.56.24.22.56

EPFCL - France
118 rue d'Assas - Paris VI

www.champlacanianfrance.net
Formation continue n°11754119375

Bernard Lapinalie

Pré/texte 3

Je voudrais réfléchir à la place que tient la guérison des symptômes dans ce que nous attendons d'une psychanalyse et même d'une analyse finie. Bien sûr la guérison c'est mieux, mais que fait-on de l'apparente contradiction interne à l'analyse qui fait que l'analysant attend légitimement la guérison de ses symptômes, alors que l'analyste sait que ces mêmes symptômes témoignent de l'inéluctable, de l'inguérissable maladie que le langage et son inconscient font au sujet ?

Dans le *Séminaire XI* par exemple, Lacan rappelait qu'il ne s'agit pas tant de savoir pourquoi votre fille est muette que de la faire parler, non sans préciser que l'analyse consiste d'abord « à peser son désir hystérique comme désir insatisfait ». Il est intéressant que Lacan choisisse ici ce symptôme du mutisme pour une pratique qui passe par la parole pour défaire ce qui a été fait par la parole... Peut-on en déduire que Lacan rappelait aux analystes qu'il s'agit avant tout de guérir les symptômes ? L'analyse serait-elle alors un complément de la médecine ? À l'époque des psychothérapies impliquées dans la grande normalisation, la question est importante pour la psychanalyse, d'autant que Freud, lui, disait déjà que la guérison est de surcroît.

Je me propose donc de reprendre et d'examiner plus avant la position de Lacan à partir de deux textes où il ouvre à nouveau ces questions en soutenant les torsions nécessaires à engager la réponse. Il s'agit de « La troisième » et de son séminaire *Le Moment de conclure*.

D'abord « La troisième », en novembre 1974 : Lacan y redéfinit le symptôme en mettant l'accent sur le réel d'où il vient. Il rappelle que le sens dont on nourrit le symptôme dans une psychanalyse, qu'on le veuille ou non, ça n'est pas tant le sens de « pourquoi votre fille est muette », qui relève de la débilité de la pensée, mais le sens où va toujours le symptôme, qui est le réel même d'où il vient, le réel de l'inconscient. On comprend le problème pour la guérison puisqu'il n'est pas sérieusement envisageable de supprimer le réel de l'inconscient d'où vient et où va le symptôme. Lacan

précise pourtant que l'analyse doit viser le réel du symptôme et aller contre, « pour qu'il en crève » ajoute-t-il. Soyons attentifs : ce qui, selon Lacan, devrait crever ici, c'est le réel du symptôme et pas forcément le symptôme lui-même. Et puisque, dans notre école du moins, personne ne pense que le réel de l'inconscient puisse disparaître et les symptômes avec, nous pouvons comprendre pourquoi Lacan ne dit pas « disparaître » pour ce réel mais plus trivialement « crever », dans un texte qu'il dit bien avoir écrit avec soin. La question du devenir du symptôme et de sa guérison dans son rapport à l'analyse reste donc en suspens.

Et encore, juste après, il hisse la question au niveau du rapport entre l'analyse et le discours dominant en y apportant un éclairage supplémentaire : il rappelle en effet que ce que le discours dominant demande à la psychanalyse c'est justement de débarrasser ses sujets « et du réel et du symptôme », mais qu'alors, si elle a du succès dans cette demande, la psychanalyse s'éteindra !

Si ensuite nous faisons un saut à la leçon du 10 janvier 1978 du séminaire *Le Moment de conclure*, nous pouvons encore être interpellés par la réponse de Lacan à quelqu'un qui attend des lumières sur ce que c'est que la fin d'une psychanalyse. Il y répond qu'on peut la définir – je le cite et je m'arrêterai là-dessus : « L'analyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses *sinthomes*, puisque c'est comme ça à présent que j'écris symptôme, mais ça consiste à ce qu'on sache pourquoi on en est empêtré... il suffit qu'on voie ce dont on est captif. »

Mots-clés : symptôme, réel, inconscient, guérison.

VERS BARCELONE 13-16 SEPTEMBRE 2018

X^e Rendez-vous de l'IF-EPFCL

Les avènements du réel et le psychanalyste



Colette Soler

Pré-texte 1 Avènement du réel

Je profite de ce premier pré-texte que m'ont demandé les deux responsables du Rendez-vous 2018 à Barcelone pour réfléchir à la problématique du thème que nous avons choisi.

Le mot « avènement » désigne un moment d'émergence, un moment d'apparition de quelque chose d'inédit, qui peut être prévu, avènement au trône de Louis XIV ou avènement d'un nouveau régime politique, qui peut aussi être simplement attendu, comme dans l'usage messianique, avènement du sauveur ou de la fin des temps, mais qui peut aussi advenir en surprise. N'est-ce pas, par exemple, le cas de l'avènement du freudisme à la fin du ^{xix}^e siècle ? La nuance là est intéressante : on ne parlerait pas de l'avènement de Freud, mais du freudisme, oui, et il n'était guère prévu et encore moins attendu.

Alors avènement de réel ? L'idée commune, même celle reçue de la transmission lacanienne, ce n'est pas que le réel puisse advenir. Plutôt serait-il pensé comme l'impossible à éviter pour les parlants pétris d'imaginaire et de symbolique. Cette définition, impossible à éviter, la plus large qui soit, divise déjà le réel en deux parts. D'un côté, le réel qui ne doit rien au symbolique, un tsunami, tout autant que la *sex ratio* dont Lacan a fait si grand cas, sont de ce genre, disons globalement le réel de la nature ou de la vie. Mais l'impossible à éviter ne s'y réduit pas car de l'autre côté, il y a aussi le destin – c'est le mot dans notre civilisation pour l'impossible à éviter – que nous fait le langage.

Depuis toujours on l'a décliné en termes de mal-heur, d'impuissance et d'impossibilité, et on l'a imputé aux dieux et au péché. Lacan, lui, y a reconnu l'effet de la structure de langage sur le vivant, ce que j'ai appelé les « négativités » de la structure. Mais c'est oublier que les béances introduites par le langage dans le parlant sont grosses de tout autre chose que de cette malédiction : de toutes les possibilités d'invention et de création que l'on a

longtemps subsumées sous le terme de « sublimation » et dont l'humanité se fait une gloire. Dès « La question préliminaire », Lacan ne disait-il pas d'ailleurs que « la fonction d'irréalisation n'est pas tout dans le symbole ¹ » ?

Or quand il emploie l'expression « avènement du réel » – il ne dit pas de réel, ni de réels – dans *Télévision* et dans « La troisième », il parle dans les deux cas des effets de la science. Alunissage d'un côté, et de l'autre production de nouveaux plus-de-jouir dans le capitalisme que la science conditionne. On est bien dans la problématique de la fécondité humaine, de sa capacité à faire advenir du nouveau, à changer conjointement à la fois son être et son entourage. Certes, on n'en est plus aujourd'hui à être si sûrs que cette capacité soit synonyme de progrès, comme ce fut le cas avec l'enthousiasme des lumières au XVIII^e siècle, et aussi avec l'attente de « l'homme nouveau » au XIX^e siècle, aujourd'hui, l'histoire a montré la face sombre et sans lois de cette fécondité. Lacan, toujours à l'heure, touche là indubitablement à ses effets... bio-politiques pour le collectif, au-delà des effets proprement individuels que la psychanalyse traite. Déjà d'ailleurs la fin du *Séminaire XI* questionnait : qu'en sera-t-il quand tout le livre de la science sera mangé ? L'ultime chapitre n'est sans doute pas encore écrit, mais nous ne pourrions faire moins que d'en reprendre la question à Barcelone.

Ce ne sera qu'un aspect de notre thème, car nous aurons à nous demander aussi comment advient, pour chacun, ce réel que nous fait l'inconscient, longtemps nommé destin. Parlera-t-on d'un avènement du destin, sous sa face la plus sombre de malédiction ? C'est la question. Les deux termes paraissent se contredire, puisque l'avènement est événement, tandis que le destin se commente d'un « c'était écrit ». Et de fait, il s'expérimente comme subi, pour l'essentiel comme répétition et symptôme, deux notions freudiennes, où Lacan lit les deux effets majeurs de l'inconscient-langage, à savoir l'inexorable rencontre manquée et la fixation inamovible de la jouissance et de ces conditions.


Avènement de la répétition, alors ? Oui, puisque la répétition est moins *automaton* que *tuchè*. Il faut la rencontre accidentelle au gré des épisodes de la vie pour que la loi de la rencontre manquée advienne comme nécessaire, comme ce qui ne cesse pas. Advienne par ce qui la motive, l'insistance des signifiants de l'inconscient. J'ai rappelé le texte de 1955, disant que la fonction d'irréalisation du symbole n'est pas tout, mais j'ai laissé en suspens la suite de la phrase, qui énonçait, parlant du symbole : « Pour que son irruption dans le réel soit indubitable, il suffit qu'il se présente comme il est commun, sous forme de chaîne brisée. » Et Lacan n'en voulait pour preuve rien de moins que les mots de l'amour à l'approche de la chose


partenaire. *Télévision* dira, près de vingt ans plus tard, « bon heur », « le sujet est heureux, c'est sa définition » ironique. Il est toujours à l'heur, sans e, de la répétition. C'est qu'entre-temps Lacan a produit l'inconscient comme savoir, fait de signifiants jouis dont l'insistance dans l'approche de l'Autre est bien un avènement de réel, celui du « y a pas de rapport sexuel ».

Quant à l'avènement de réel dans le symptôme, on le voit à l'état naissant avec la phobie, ce premier signifiant qui s'excepte des signifiants de la demande venus de l'Autre. Le cheval, signifiant de Hans, n'est pas un objet, Lacan l'aura-t-il assez martelé, mais il n'est pas non plus une offre de l'Autre, il est proprement un avènement, une invention, la revoilà l'invention, d'un signifiant qui « incarne » la jouissance du « pénis traumatique ² ». Il assure une première coalescence de la jouissance et du signifiant. Et Lacan de dire que Freud a inventé l'inconscient, l'inconscient qu'il déchiffre en signifiants, à partir de la découverte que certains êtres font de leur propre érection, à partir donc de ce premier jouir traumatique que la phobie élève au signifiant en usant de quelques éléments imaginaires de la perception. C'est très exactement l'avènement du chiffrage de la jouissance, car les phobies infantiles disparaissent, mais le chiffrage, soit la substitution, continue de rêver à lapsus, dans lesdites formations de l'inconscient.

Restent les *fixions* de jouissance du symptôme, moins éphémères, elles, où le chiffre advient comme lettre, seule à être identique à elle-même, soit hors chaîne et insubstituable, exception donc. Leur avènement est sans loi, contingent, s'exceptant des programmes du discours de l'Autre, et c'est, si on en croit Lacan, ce que LOM, qu'il écrit en trois lettres et qui se fabrique entre symbolique et imaginaire, a de plus réel.

Dans tous les cas, le réel qui advient, que ce soit pour le collectif ou pour chacun, est un produit de cette étrange capacité de LOM à faire langage de tout, des mystères d'une nature qui le dépasse et que la science cherche à maîtriser, autant que de la chose jouissance qui l'étreint dans le particulier des cas et qui est justement le moteur des langues en constante évolution. Le psychanalyste s'en sert, mais à quelle fin ?

1.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 535.

2.  J. Lacan, « Conférence de Genève sur le symptôme », prononcée au Centre R. de Saussure à Genève, le 4 octobre 1975, *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

Sandra Leticia Berta

Pré-texte 2

Trauma : événement et avènement du réel

Lorsque nous avons décidé de travailler sur l'avènement du réel pour notre prochaine rencontre internationale, je me suis aussitôt interrogée sur les incidences cliniques de ce titre. J'avais fait des recherches pendant plusieurs années autour du trauma et immédiatement a surgi une question : si nous considérons la dimension de la *tuché* dans le trauma, y a-t-il une différence entre l'événement traumatique et l'avènement du réel ? Je vous propose mes réflexions.

Dans l'histoire de la psychanalyse, l'événement traumatique a donné lieu non seulement à la découverte de l'inconscient mais aussi à la distinction entre événement traumatique et structure du trauma au sens de trou et qui s'écrit $S(A)$ tel que Lacan l'a proposé à la fin de son enseignement. Le passage de l'événement traumatique au *troumatisme* oriente la direction de la cure dans chaque analyse. L'élaboration de savoir sur l'instant de *tuché* fait du trauma l'indice d'un réel indécidable.

Dans ce mouvement qui va du trauma au *troumatisme*, nous distinguons quelques conceptions de la temporalité : celle de l'après-coup (*a posteriori*, *nachträglich*), celle de l'acte qui privilégie la coupure topologique et celle du nouage borroméen. Chacune compte avec la temporalité logique proposée par Lacan : instant de voir, temps pour comprendre et moment de conclure.

Dire avènement du trauma plutôt qu'événement traumatique peut être utile pour détacher l'instant traumatique en le différenciant de son élaboration. C'est une nuance sur laquelle je reviendrai. Dans notre communauté, nous avons parlé de l'événement de jouissance du signifiant 1, du passage de la *tuché* comme événement de jouissance et des uns de la répétition. Il me semble qu'en ce sens, événement et avènement sont synonymes, comme nous pouvons le voir dans le dictionnaire. Cependant,

vers barcelona, 13-16 septembre 2018

l'avènement met l'accent sur la survenue et non pas seulement sur les différents traits de l'événement.

Par ailleurs, si nous nous référons à l'avènement, il nous faut distinguer deux acceptions dans l'enseignement de Lacan : avènement du sujet et avènement du réel. Ce ne sont pas les seules mais ce sont les plus significatives.

La notion d'« avènement du sujet » est contemporaine de ses élaborations sur le symbolique et a été formalisée avec les opérations de causation du sujet : aliénation et séparation ¹.

Je rappelle brièvement que dans l'aliénation, avec le *vel* de la disjonction exclusive, le sujet choisit la pétrification ou le sens. Dans l'antériorité logique de la causation du sujet, la seconde opération porte sur la séparation dont l'effet est l'objet *a* ², le sujet entrant dans la métonymie de la chaîne signifiante (S1-S2). On peut ajouter qu'ensuite, le *vel* de la disjonction exclusive sert à signaler la division du sujet et de la jouissance. Ici, ce qui est accentué c'est le signifiant joui, la substance jouissante qui est finalement ce qui advient du réel si nous considérons le S1.

De fait, nous pouvons lire la contingence de l'avènement de réel avec un signifiant S1 dans les opérations de causation du sujet et aussi dans l'écriture du nœud borroméen.

L'avènement du réel en tant qu'irruption de S1 se réfère au sujet et aux élaborations sur le *parlêtre*. Les deux suivent la même logique mais, du point de vue de la temporalité, il me semble que la causation du sujet met l'accent sur l'après-coup traumatique évoquant un réel qui reste comme limite, extime, tandis qu'avec le nœud et sa cardinalité, l'avènement du trauma est noué. Le 1 du traumatique est 3 : réel, symbolique et imaginaire. Là, l'expression « l'avènement du réel » peut convenir au trauma borroméen, indiquant que le trauma survient noué.

Entre les années 1974 et 1975, on peut trouver une distinction entre l'avènement du réel et l'événement du dire qui requiert la temporalité du nœud. Dans le *Séminaire XXI, Les non-dupes errent*, Lacan inclut l'événement du dire comme écriture du nœud, en distinguant les événements symbolique, réel et imaginaire ³. Un passage a attiré mon attention : « L'événement, lui, ne se produit que dans l'ordre du symbolique. Il n'y a d'événement que de dire ⁴. » C'est précisément le temps pour écrire le nœud du dire, nœud du *parlêtre* qui se fait du trauma borroméen.


Poursuivons sur l'expression « avènement du réel » dans « La troisième ⁵ ». Dans cette conférence, contemporaine du *Séminaire XXI*, Lacan


dit que l'analyste relève de l'avènement du réel, tel que Colette Soler l'a souligné dans son livre *Avènements du réel, de l'angoisse au symptôme* ⁶ et dans le premier pré-texte de la Rencontre de Barcelone 2018. Après cette affirmation, Lacan se réfère à l'interprétation comme équivoque et à *lalanque* qui se sédimente comme détritits de l'inconscient d'une expérience qui laisse un savoir comme solde. L'interprétation opère avec *lalangue*, ce qui n'empêche pas que l'inconscient soit structuré comme un langage. Cela signifie que l'interprétation opère avec les Uns de jouissance pour que le *parlêtre* se fasse du borroméen.


Si le trauma est avènement noué au S1, irruption du réel, ceci est la preuve clinique que le trauma est nouage d'un réel. Bien que pour le trauma *avènement* et *événement* soient synonymes, on peut donc trouver une nuance. Accentuer l'avènement du réel du signifiant traumatique n'est pas sans conséquence puisqu'il transforme l'*après-coup* en acte et en temps logique noué. D'ailleurs, les considérations sur la *motérialité* propre au nœud borroméen ont des incidences sur le sens d'après-coup, *nachträglich*. Dans la clinique, il faut forcer (*forcing* ⁷ mathématique) la parole dans sa *motérialité* pour lire dans ce qu'on entend et produire une écriture. Ce n'est donc pas la même chose de chercher le sens d'un événement et de cibler le sens joui d'un savoir. Cela signifie non pas se passer du fantasme, car la clinique serait impraticable, mais se mettre à disposition « de ce qui fait fonction de réel dans le savoir ⁸. » Ces dits de l'événement traumatique évoquent l'avènement d'un dire et le réel noué qui *ex-siste* au sens (*absens*).






Finalement, l'avènement du réel du trauma nous convoque à penser la clinique borroméenne, en considérant l'inconscient réel et le trou dans le savoir. Une fois encore, parler du trauma en psychanalyse c'est parler de psychanalyse. Ce n'est pas par hasard que la question de Freud sur le trauma a donné lieu à la découverte de l'inconscient.

Traduction du brésilien :
Manel Rebollo et Lydie Grandet

1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 19.

2.  J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, séance du 16 novembre 1966.

3.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, séance du 18 décembre 1973.

4.  *Ibid.*, séance du 15 janvier 1974.
5.  J. Lacan, « La troisième », Rome, 1^{er} novembre 1974, conférence parue dans les *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 177-203.
6.  C. Soler, *Avènements du réel, de l'angoisse au symptôme*, cours 2015-2016, Paris, Éditions du Champ lacanien, collection « Études », 2016, p. 170.
7.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, séance du 19 avril 1977.
8.  C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 19.

Rithée Cevasco

Pré-texte 3

L'expression « *avènement* du réel » peut soulever des interrogations. Quelle distinction faire entre avènement au singulier et au pluriel ? Événement(s) et pourquoi pas « manifestation(s) du réel » ? Comment ne pas évoquer par ailleurs le contrepoint fréquent chez Lacan entre « le symptôme comme événement de corps » et l'angoisse comme « avènement du réel » ?

Je me réfère à ce qu'a indiqué Colette Soler, puisque c'est à elle que nous devons la présentation du sujet de notre rendez-vous : ainsi qu'elle l'a précisé à plusieurs reprises, « avènement » a le sens de quelque chose d'attendu et de plutôt désirable. Le terme peut donc prendre une valeur positive.

Je mets donc en relief la question suivante : que peut-on attendre comme avènement du réel à partir d'une psychanalyse ? Lacan a parlé de son attente d'un possible avènement à la fin de l'analyse : celui d'un nouveau signifiant, une invention – vidant ce terme de toute prétention –, un signifiant qui provienne de chacun, singulier donc.

On trouve l'expression « avènements du réel » dans *Télévision* et dans « La troisième ». Cependant Lacan l'utilise aussi dans d'autres contextes. Pour n'en citer qu'un : « l'avènement du sujet réel » qu'il mentionne au cours de son *Séminaire VI, Le Désir et son interprétation*, sujet auquel nous nous confrontons dans l'expérience comme « déjà advenu » dans le passé, étant à l'origine même de sa production.

Quant au « du réel », j'entends le « du » comme un partitif en français. L'usage de l'article neutre *lo* en espagnol est bienvenu en cette occasion, me semble-t-il, car il évite de parler de *del* – *de el* – *real*. Et cela pour plusieurs raisons.

En premier lieu, il me semble que nous nous référons à un « champ du réel », plus large donc que le réel circonscrit par la pratique analytique : réel de la science, de l'art, de la politique, et même quelquefois réel de la jouissance de l'être vivant.

Le terme de réel est porteur, donc, d'un sens différentiel. Il dépend des pratiques qui le cernent (terme que l'on pourrait affiner avec l'écriture borroméenne). Qu'il s'agisse de pratiques élucidées ou non, elles sont toujours prises dans un certain discours. Nous abordons le réel comme exclu de tout sens. Sans aucun doute ! Mais que pourrions-nous dire d'un réel qui ne serait pas cerné par une pratique, un discours ? Le réel, dans tel ou tel autre champ, par telle ou telle autre pratique, est cerné par l'impossible (Freud l'avait bien perçu quand il parlait de l'impossible des pratiques de gouverner, d'éduquer et d'analyser). On peut donc s'approcher avec plus de précision du réel comme ce qui constitue la limite propre à toute pratique et à tout discours. Buter sur ces limites peut par ailleurs induire un tournant vers d'autres virages discursifs, le réel se révélant ainsi dans les interstices de la « ronde » d'un discours à l'autre.

Ceci est valable pour la science elle-même, qui ne délaisse pas ses impossibles. Seule l'idéologie de la science (non l'ordre de ses raisons) dans son alliance avec le discours capitaliste est à l'origine de la promotion du « tout est possible » offert dans le marché des illusions de la consommation.

Par ailleurs, l'écriture borroméenne nous permet de circonscrire le réel en jeu dans le champ de la psychanalyse. Il se définit à partir du Un (celui du nombre évidemment, pas celui de l'unification du deux en un).

L'écriture du réel est double chez Lacan. L'Un du réel comme simple rond de ficelle (expression minimale appelée dans le langage des nœuds « nœud trivial »), équivalent à celui du symbolique et de l'imaginaire, chaque nœud trivial ayant sa consistance, son trou et son *ex-sistence*. Le rond de ficelle est alors la « plus éminente représentation de l'Un, en ce sens qu'il n'enferme qu'un trou », nous dit Lacan dans *Encore*, au tout début de son aventure avec les nœuds borroméens.

Il affirme de même, et de manière insistante, que « son nœud » est réel. Il ne s'agit plus du nœud trivial, mais du borroméen – formé au minimum de trois ronds de ficelle – et, au-delà, du nœud du *sinthome* en tant que celui-ci accomplit une fonction de nouement.

Il s'agit donc de la structure du réel du *parlêtre* (réel que Lacan tente d'écrire hors de toute « erre » de la métaphore, et qui, en tant que réel, ne peut être considéré comme un modèle qui s'appliquerait à...).

Le réel est donc une des trois *dit-mensions* du *parlêtre*, comme le sont le symbolique et l'imaginaire. Il s'agit là des éléments génériques de tout être parlant. Mais le réel du nœud est supporté par la modalité du nouement, par le *sinthome* : réel singulier, propre à chacun, un par un donc.

La clinique construit sans aucun doute des typologies, c'est là sa fonction. Mais il s'agit d'une clinique que nous devons oublier à chaque nouveau cas, l'orientation par le réel visant au singulier propre à chaque analysant.

Le réel se conjugue donc avec le Un et avec le « au moins trois... » écartant par contre le « deux » qui contredirait l'axiome d'exclusion (pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire). Seul le discours analytique permet de le dévoiler, là où tous les autres discours le voilent.

Quel « avènement du réel » pourrait-on donc attendre de la psychanalyse qui ne soit lié à ce réel impossible du rapport sexuel ? Soit sous la forme de la lettre du symptôme ou comme manifestation d'affects et, en tout premier lieu, l'affect privilégié que constitue l'angoisse ?

Nous savons que le réel spécifique de l'analyse en tant qu'impossible se situe dans les négativités de la structure du langage : pas de métalangage, pas d'univers du discours, pas d'Autre de l'Autre sur le plan du langage. On peut ajouter : pas de vérité qui ne soit de mi-dire, et en outre considérer le « pas tout » de l'objet *a* forcément partiel. Voilà des énoncés du « il n'y a pas » antérieurs à la formulation, en 1967, de l'axiome qui concerne la négativité du réel du sexe : « Pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire » (« grand secret de la psychanalyse » nous dit Lacan). Jouissance et langage se nouent donc dans ses formules de négativités. Négativités qui par contre trouvent leurs réponses positives dans les variations *sinthomatiques* qui, leur répondant, fonctionnent comme leur suppléance.

Quant aux « avènements du réel » à partir de la pratique de la psychanalyse, une question se pose : les variations de solutions *sinthomatiques* trouvent-elles une déclinaison différentielle selon les modalités de la jouissance sexuelle : phallique et pas toute phallique – cette jouissance autre que la phallique... si elle existait ? Jouissance autre à ne pas confondre avec la jouissance de l'Autre... qui n'existe pas et qui ne fait que se manifester dans l'imaginaire des significations fantasmatiques, incarnées dans les figures primordiales du Père et de La femme.

L'élection du sexe (libérée de la signification fantasmatique de la jouissance) peut-elle être attendue comme avènement du réel de la jouissance sexuée ? Si nous parlons de choix, c'est bien qu'il y a attente de quelque chose qui adviendrait de nouveau, à la différence du symptôme de jouissance comme déjà advenu et fixé dès l'enfance dans sa dimension « traumatique » dans son double versant : traumatisme sexuel et traumatisme de la langue entrant en coalescence.

L'impératif freudien, tant de fois commenté, *Wo... war... werden*¹ – je laisse volontairement des points de suspension au « locus » de ce qui était

déjà et de ce qui devrait advenir – peut faire écho à ce quelque chose de l'ordre des « avènements du réel » visés par la politique d'une psychanalyse orientée vers le réel.

Ces avènements émergent comme effet d'un dire ni déduit ni induit, mais inféré à partir des dits de l'analysant au cours de la cure ². Ce « dire » qui reste oublié derrière les dits.

À l'égard du *sinthome* en tant que fonction de nouage borroméen, pouvons-nous attendre dans la cure une élection possible ? Colette Soler ³ nous suggère ceci : s'il y a élection, si nous ne sommes pas condamnés à un destin déjà tracé par les choix forcés des formations des symptômes de jouissance de l'enfance, ce choix se situerait donc sans doute au niveau du *sinthome*. Voilà donc ce qui pourrait être attendu dans une analyse.

Cela nous interroge en conséquence, et d'une manière qui nous concerne particulièrement, quant à l'« avènement » du *sinthome* de l'analyste et son rapport au réel. Nous pouvons nous interroger sur le (ou les) pourquoi de ce choix, sujet classique étudié sous les formes de l'« avènement du désir de l'analyste ». C'est un dire de cet ordre qui peut être inféré dans le dispositif de la passe et qui accompagnerait en conséquence une nomination d'Æ (analyste de l'École).

Depuis les « avènements » du réel à partir de l'analyse, ne pourrions-nous pas nous interroger aussi sur les modalités, ou modulations du « pas tout » dans les traversées des impossibles de la signification, du sens, du rapport sexuel (selon « L'étourdit ») et, tout particulièrement, des inférences d'un dire de « pas tout » en ce qui concerne cette jouissance autre que la jouissance phallique ⁴ ?

Les formules de la sexuation, me semble-t-il, nous invitent à faire ce pas à partir de ce « quelque chose » qui peut circuler ⁵ entre ces quatre stances : du nécessaire et du possible qui font contradiction (négation forclusive : oui ou non) et du contingent et de l'impossible qui nous confrontent à un indécidable (oui et non ; oui, mais pas tout... c'est ça, mais pas tout... plus proche de ce que serait la négation discordantielle de la grammaire française).


Dans ce contexte, je tiens à le préciser, il ne s'agit pas de reprendre l'ancien débat concernant la spécificité de l'écriture féminine, car l'écriture des femmes ainsi que leurs témoignages de passe ne sont pas forcément ceux dont on peut attendre un dire du « pas tout ». Il ne s'agit pas non plus de la « féminisation » du monde analytique ou mondial, et encore moins – cela va de soi – d'une supposée « féminisation » de l'analyste homme.


Il s'agit de la circulation entre le côté gauche et le côté droit des formules de la sexualité qui brise tout ancrage dans la *touthomanie* de l'universel de la normalité (« norme mâle », nous dit Lacan) et d'inférer le dire du « vrai trou » de la structure du *parlêtre*.


Tout dire est existentiel et contingent, mais le dire de l'Un, le dire de l'*Un-sinthome* peut se décliner selon d'autres modalités de dire. Il ne s'agit pas d'affirmer qu'il y aurait un *Un-dire-Autre*, de cette jouissance autre qui répond à une logique du pas tout, car nous retournerions certainement à la fermeture du discours sur la sexualité qui reconduirait au « deux » complémentaire du rapport qui n'existe pas. La question donc pourrait être formulée ainsi : quelle connexion entre l'*Un-dire* du *sinthome* et le « pas tout » ?



J'ai simplement voulu soulever quelques arêtes possibles des multiples interrogations auxquelles nous convoque le sujet des « avènements du réel » pour notre prochain Rendez-vous à Barcelone.

Nous n'attendons pas de l'analyse l'avènement du messie ! Par contre pouvons-nous en attendre l'avènement d'une éthique (elle aussi vidée de toute prétention) d'un dire du pas tout à laquelle elle nous invite. Avènement qui pourrait avoir des incidences au-delà de notre pratique si nous réussissons (espoir vain ?) à produire un écho à notre discours dans d'autres « avènements » du réel qui s'annoncent plutôt du côté d'un totalitarisme du tout. Plus particulièrement dans le champ de la politique... et cela sans m'attarder sur le discours capitaliste promoteur des formes de *touthomanie* certainement non traditionnelles, mais ne cessant de prôner un univers de non-impossible, associé à la toute-puissance de l'idéologie de la science ne se faisant pas responsable des conséquences de son traitement – sans doute efficace – du réel.

1.  L'expression freudienne bien connue est : *Wo es war, soll Ich werden*.

2.  Dans « L'étourdit », Lacan situe le *dire* comme effet d'une coupure. Avec l'écriture borroméenne, il met l'accent sur un dire qui noue, un dire nouant et nommant. Cependant, plus loin (*L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit), il reprend la fonction de coupure sur un ou plus d'un tore de ronds de ficelle par l'opération de leur éventuel renversement.

3.  Dans son livre *Lacan, lecteur de Joyce*, Paris, PUF, 2015 (prochaine publication en espagnol aux éditions S&P).

4.  Notre collègue Florencia Farias, me semble-t-il, a soutenu une thèse de doctorat où elle aborde ce problème. Malheureusement je n'ai pas eu l'occasion de la lire. Certainement d'autres collègues dans notre communauté y auront accès et ce sera donc là une référence importante sur cette question.
5.  Voir le chapitre xiv du séminaire *...Ou pire* et le séminaire à Sainte-Anne sur le savoir du psychanalyste du 1^{er} juin 1972. Lacan mentionne quelque chose de l'ordre d'une circulation (ce qui évoque sans doute la « ronde » des discours) induite par la logique instable qui fonde la partition logique de la jouissance sexuelle entre jouissance toute phallique et pas toute phallique.

Diego Mautino

Pré-texte 4 Avènements du réel

« L'angoisse en fin de compte est le symptôme-type de tout avènement du réel ¹. »

Dans cette citation en exerque, « tout » est à entendre au sens de « chaque » avènement de réel, donc avènements pluriels, puisque le réel n'est pas universel, il n'est pas un ; si chacun de ses éléments est identique à lui-même, ils ne peuvent être dits « tous », il n'y a que des ensembles qui doivent être déterminés en chaque cas. Cette expression pose diverses questions, je commence avec deux : quels sont les avènements du réel dans les discours d'aujourd'hui ? Avec quels symptômes les sujets y répondent-ils ? Une des premières définitions du réel que nous donne Lacan, en 1954, est la suivante : « Ce qui subsiste hors de la symbolisation ² », soit hors du langage. Qu'est-ce qui subsiste hors du langage ? Selon une indication de Colette Soler ³, nous pouvons dire la matière dans ses deux manifestations, l'inanimé et le vivant, chacune constituant l'objet des deux grandes sciences que sont la physique et la biologie.

Il n'y a pas le moindre espoir d'atteindre le réel avec la représentation – il subsiste hors du symbolique et de l'imaginaire –, *eppur...* il y a cependant des voies d'accès. Quelles sont ces voies d'accès ? Freud nous en donne un témoignage : confronté à la découverte d'une première jouissance hors langage – le trauma – l'événement passe au signifiant et constitue un premier élément de l'inconscient-langage dans lequel s'ajouteront d'autres signifiants, condition pour l'invention de l'inconscient. C. Soler nous indique qu'on pourrait discuter autour de l'usage du terme « avènement » à propos de l'accès *via* le trauma et dire tout autant « événement » d'un réel, puisqu'il ne constitue un avènement que lorsque s'y ajoute l'apport signifiant ; ainsi, l'avènement proprement dit pourrait être : l'invention freudienne de l'inconscient et l'avènement de la psychanalyse comme nouveau discours ⁴. Premier exemple qui prouve « l'efficace du sujet ⁵ », qui n'est pas

seulement effet du langage et du discours – négativités de la structure –, mais aussi fécondité d'invention d'Un-dire.

L'expression « avènements du réel ⁶ » est utilisée par Lacan à propos des effets de la science ; il affirme qu'il faut prendre en compte le réel parce que « les faits de l'inconscient ⁷ » touchent au corps et indiquent que « l'analyste loge un autre savoir, à une autre place ⁸ », tandis que les faits de la science abordent la matière comme « savoir dans le réel [... et c'est] le scientifique qui a à le loger ⁹. » De quel réel parle-t-il ? Il le dit en suivant : « Soit de ce qui ressort de notre expérience du savoir : il y a du savoir dans le réel. Quoique celui-là, ce ne soit pas l'analyste, mais le scientifique qui a à le loger. L'analyste loge un autre savoir, à une autre place, mais qui du savoir dans le réel doit tenir compte ¹⁰. »

L'indication que le scientifique ait à le loger évoque un lieu... et le lieu renvoie aux quatre lieux dans lesquels les discours se constituent grâce à la permutation des quatre termes impliqués dans la structure du langage. L'affirmation « il y a du savoir dans le réel » rend nécessaire l'interrogation sur ce savoir. Qu'est-ce qui le caractérise ? Il faut encore davantage en dire quelque chose lorsque Lacan avance : « l'analyste loge un autre savoir », ce n'est donc pas le même. Fréquemment, Lacan parle du savoir de la science comme d'un savoir qui repose entièrement sur le Un. « Le un et le nombre, avec l'idée, que les formules de la science sont inscrites dans le réel [...] par quoi on peut concevoir qu'avec les formules mathématiques on construise des techniques qui permettent de maîtriser le réel physique. En tout cas, le savoir de la science est un savoir qui forclôt le sujet ¹¹. »

Le nombre, le plus réel du langage ?

Lacan parle d'« avènements » du réel – dans « Télévision » et dans « La troisième » – à partir de considérations sur les effets de la science : alunissage d'un côté et production de nouveaux plus-de-jouir de l'autre. Pour le premier, le réel qui subsiste hors de la symbolisation, la matière, se révèle sujet au nombre comme si la nature s'inscrivait en langage mathématique. Il dit : « Ceci s'affirme de ce que le discours scientifique réussisse l'alunissage où s'atteste par la pensée l'irruption d'un réel. [...] Le discours politique – ceci est à noter – entrant dans l'avatar, l'avènement du réel, l'alunissage s'est produit ¹² [...]. » Cela emporte des effets de jouissance, pouvoir de domination et expansion, introduisant des considérations sur la jouissance qui reste « une » et ne fait pas couple. Lacan revient à cet Un lorsqu'il introduit la lettre – identique à elle-même – nécessaire parce que « c'est uniquement à partir de là que nous avons accès au réel ¹³. »

En ce qui concerne l'usage du terme « avènement » pour l'accès au réel dans la coalescence du nombre et de la matière, peut-être pourrions-nous appliquer à la science ce que nous disions pour la psychanalyse, soit que, pour qu'il puisse être considéré comme « avènement du réel », il faudrait que s'y ajoute la coalescence du nombre et de la substance jouissante ? Alors, l'avènement proprement dit serait la coalescence nombre-matière plus la coalescence du nombre et de la substance jouissante.

Le symptôme et le réel

À partir de cette distinction entre deux réels, relevés à travers deux accès différents, et considérant que la science n'est pas sans effet dans le champ de la jouissance, notre rendez-vous international pourrait nous permettre d'ouvrir des questions comme : avec quels symptômes les sujets répondent-ils ? Le savoir de la science est au service du pouvoir – politique et économique – et, bien qu'il soit loin d'atteindre son objectif, il finance la production de nouveaux plus-de-jouir. Il est loin d'atteindre son objectif, c'est le diagnostic que fait Lacan, du fait de l'impossible suture du corps parlant qui « se met en croix ¹⁴ » dans le programme de « l'apathie du bien universel ¹⁵ » de la science, et en même temps c'est ce qui laisse place au discours analytique.

La science fait rêver et Lacan évoque alors la science-fiction pour montrer son envers, lorsque les mêmes biologistes sont pris d'angoisse en se confrontant à la capacité de produire des bactéries tellement fortes qu'elles pourraient « nettoyer toute l'expérience sexuée en nettoyant le parlêtre ¹⁶ ». Paradoxalement donc, la biologie atteindrait son objectif à condition de détruire la vie même. Les avancées scientifiques en temps de guerre font la preuve d'une voie problématique de la fécondité humaine qui, avec de telles atrocités, ne nous laisse pas si sûrs que la science soit synonyme de progrès. En ce qui concerne l'impossibilité – face au pouvoir d'un certain réel à préciser en chaque cas –, Lacan pronostique l'échec de la science et en même temps il avance, en considérant ses succès et ses échecs, que la psychanalyse en venue là en tant que symptôme (ce qu'il y a de plus réel), en tant que ressource (symptôme solution) pour traiter ce qui ne va pas dans la vie de... chacun.

« L'angoisse, symptôme » en exergue pourrait alors s'entendre comme signe d'« avènement du réel ». L'alunissage, les missiles et les gadgets rencontrent les limites du calculable lorsqu'il s'agit du sexe : aucune équation du couple – « [...] dans le champ du désir [...] il n'y a pas d'objet qui ait plus de prix qu'un autre ¹⁷ » –, ni de la jouissance opaque propre au

symptôme de chacun. Le symptôme de jouissance – pour un *parlêtre* qui se situe déjà dans la langue – vient du réel ¹⁸ doublement : 1) du réel d'« il n'y a pas de rapport sexuel », du fait de la prise de la parole sur le corps, et 2) du réel des Uns de jouissance opaque du symptôme qui y suppléent.

Le Un et le champ de la bipartition

L'avènement du réel, en ce qui concerne le symptôme – défini par « la façon dont chacun jouit de l'inconscient ¹⁹ » – est un « Un » de jouissance ou un « Un » joui, pas n'importe lequel, dont le sens ne compte pas. À partir d'un premier avènement de réel, Freud a inventé la psychanalyse, elle-même un avènement, un nouveau savoir-faire avec l'irruption de jouissance. Que fait la psychanalyse face au réel du symptôme ? Elle recourt au sens, c'est-à-dire au signifiant ; mais chaque signifiant, outre son sens, est aussi un « un » de pure différence, chiffre 1, hors sens. Les deux dimensions, le sens et le chiffre, sont présentes dans chaque signifiant, enlacées et hétérogènes.

Ainsi, lorsqu'on parle du signifiant « joui » dans la coalescence, de quelle jouissance s'agit-il ? Deux jouissances sont nouées : celle du sens, parce que les mots ont un sens, et celle du Un, du chiffre qu'est chaque signifiant, que Lacan nomme jouissance phallique. Chaque signifiant n'a pas le même sens, mais c'est le même réel en tant qu'un de pure différence. Ainsi, le signifiant « joui » implique une double jouissance, bipartition de la jouissance entre le sens joui et la jouissance du chiffre qui supporte les signifiants, hors du sens, réel. Lacan situe les deux jouissances disjointes dans la mise à plat du nœud borroméen, mais elles sont nouées dans chaque signifiant, puisque chacun véhicule en même temps la jouissance du sens et la jouissance du Un, hors sens. Dans cette perspective, la jouissance du Un phallique véhicule la jouissance du sens.











L'avènement supposerait donc la conjonction d'un réel hors symbolique avec le langage et ses Uns. Pour la psychanalyse, le réel hors symbolique qui la concerne est la part de vie affectée par la jouissance du vivant en tant qu'être sexué. Au niveau des espèces dites supérieures, la substance jouissante est bipartite, distribuée selon la *sex ratio*, qui est une donnée de la vie liée à la reproduction par les voies du sexe et qui conduit à l'impossibilité d'établir un rapport entre les deux ²⁰ : lorsque le Un s'articule, ça ne fait pas deux. « Yād'l'un » insiste Lacan, et donc, outre le fait d'évoquer le « il n'y a pas » du rapport sexuel, il note qu'autour du Un tourne la question de l'existence. Colette Soler ²¹ indiquait le Un-dire en tant que c'est de lui que viennent à *ex-sister* ces Uns qui *in-sistent* dans la répétition. Cet Un-dire est le savoir « supérieur au sujet » et aussi aux Uns de la répétition et ne fait












pas partie de ces Uns-là, de n'en faire que l'ensemble. Un-dire de l'Un qui seulement dans l'analyse a quelque chance de démontrer qu'il n'y a pas de jouissance du deux.

Que peut-on espérer d'une analyse ? La satisfaction qui marque la fin avec un changement de goût ? Une satisfaction singulière avec un changement de poids dans la balance des satisfactions entre la vérité et le réel ? La perspective d'un avènement de réel dans une analyse n'introduit-elle pas la nécessité du dispositif de la passe et de l'École qui, par ce truchement, réunit ce que Lacan appelait « les épars désassortis » ?

Traduction de l'espagnol : Lydie Grandet

Mots-clés : avènements du réel, angoisse, nombre, le plus réel du langage, le symptôme et le réel, le Un et le champ de la bipartition.

-
1.  J. Lacan, « La troisième », VII^e Congrès de l'École freudienne de Paris, le 1^{er} novembre 1974, à Rome, parue dans les *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 177-203. « La troisième », dans *Intervenciones y textos*, 2, Buenos Aires, Manantial, 1988, p. 87.
 2.  J. Lacan, « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud » (1954), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 388.
 3.  C. Soler, *Avènements du réel, de l'angoisse au symptôme*, cours 2015-2016, Collège clinique de Paris, Paris, Éditions du Champ lacanien, collection « Études », 2016, p. 169.
 4.  *Ibid.*, p. 170.
 5.  J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 877 (ce passage manque dans la traduction en espagnol).
 6.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 536.
 7.  J. Lacan, *Psicoanálisis Radiofonía & Televisión*, traduction et notes d'Oscar Masotta, Barcelone, Anagrama, 1977, p. 123. *Otros escritos*, Buenos Aires, Paidós, 2014, p. 563. Sources : « Radiophonie », *Scilicet*, n° 2-3, Paris, Seuil, 1970, et *Télévision*, Paris, Seuil, 1974.
 8.  J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 308.
 9.  *Ibid.*
 10.  *Ibid.*

11.  C. Soler, *Commentaire de la Note italienne de Jacques Lacan*, Rome, Éditions Praxis del Campo lacaniano, 2014, p. 40.
12.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 536.
13.  J. Lacan, « La troisième », art. cit.
14.  *Ibid.*
15.  *Ibid.*
16.  *Ibid.*
17.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 2001, p. 464.
18.  J. Lacan, « La troisième », art. cit.
19.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 18 février 1975.
20.  Homophonie entre « deux » et « d'eux ».
21.  C. Soler, « L'Un tout seul et ses liens », Rendez-vous international de l'If, Medellín, juillet 2016, à paraître dans *Hétérité* n° 17.

Silvia Migdalek

Pré-texte 5

Les avènements du réel dans la clinique psychanalytique et dans la civilisation

La conférence de J. Lacan, « La troisième », s'est tenue à Rome en 1974 dans le cadre du VII^e Congrès de l'École freudienne de Paris. Lacan assumait également l'ouverture et la clôture de ce congrès, qui dura quatre jours. Nous disposons de certaines interventions choisies pour publication dans les Actes de l'École freudienne ¹.

Pour beaucoup – je m'y compte –, la décennie des années 1970 fut riche en événements politiques sensiblement marquants... Peu de temps avant, les événements de Mai 68 s'étaient faufilés dans le *Séminaire XVII*. Les étudiants ont alors interpellé Lacan, qui n'évita pas les questions pointues formulées par les « révoltés » ; qui plus est, il y répondit fermement : « [...] je vous dirais que l'aspiration révolutionnaire, ça n'a qu'une chance d'aboutir, toujours, au discours du maître. C'est ce dont l'expérience a fait la preuve. Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaires, c'est à un maître. Vous l'aurez ². »

Durant ces années et dans mon pays, l'Argentine – plus précisément le 24 mars 1976 –, s'ouvrit la période la plus noire de notre histoire : un coup militaire instaura une dictature qui mit en place un plan sinistre de disparition de personnes, de séquestrations, de tortures, d'appropriations d'enfants qui furent donnés à des amis du régime ou à d'autres personnes qui « innocemment » avaient choisi de s'en tenir à une position de négation ne voulant rien savoir de l'horreur... de l'avènement d'un réel qui s'était installé dans le collectif social pour plusieurs années. Encore aujourd'hui, il y est porteur de caractéristiques qui ne cessent de produire leurs effets.

Par ailleurs, durant ces mêmes années, la psychanalyse lacanienne connut une très forte expansion en Argentine, expansion qui garde heureusement toute son actualité.

Nous sommes plusieurs collègues à penser que la multitude de groupes d'étude de Freud et de Lacan en expansion à cette époque s'était transformée presque en l'unique lieu refuge où il était possible de s'entretenir de sujets qui ne pouvaient être abordés nulle part ailleurs, car, comme cela va de soi dans un état dictatorial, le climat dominant était celui de la peur et d'un état de soupçon généralisé. Beaucoup d'analystes durent chercher ce refuge du côté d'un éventuel asile politique, ou bien d'un exil forcé, et pendant longtemps demeurèrent dans la clandestinité.

Ces quelques références historiques me semblent nécessaires pour aborder notre sujet de travail pour Barcelone 2018 : « Les avènements du réel et le psychanalyste ». Le terme avènement entretient un rapport évident avec le temps : il provoque toujours un effet de rupture de la temporalité homéostatique de la série. On pourrait parler alors d'une sorte d'entonnoir temporel, qui surgit après coup selon la modalité d'une « fidélité non désirée ». Il surgit dans le transfert, et en dehors de lui, et fait ainsi irruption dans la vie d'un sujet.

À la suite de certains attentats terroristes, où dominent la terreur et la surprise, on a pu vérifier que des personnes s'étant trouvées à proximité de l'événement de l'explosion et qui ne sauvèrent leur vie que par miracle, tombèrent ensuite dans une sorte de désorientation spatio-temporelle, perdues et errant pendant des heures avant de retrouver les coordonnées habituelles de leur réalité.

L'avènement est toujours de l'ordre de l'émergence. En espagnol, le terme a deux significations. D'une part, il renvoie au verbe « émerger », par exemple émerger de l'eau et aussi bien sourdre. D'autre part, le nom « émergence » vise l'accident ou bien l'événement qui surgit d'une manière imprévue. On parle alors, par exemple, d'un « état d'émergence ». Colette Soler le signale : un avènement peut être quelque chose que l'on attend ou quelque chose d'imprévu, de nouveau, de non attendu.

Retournons aux circonstances de « La troisième », texte qui d'une certaine manière est une introduction au séminaire *R.S.I.* de 1974-1975. Lacan donne une conférence de presse qui nous permet de situer pleinement une des arêtes de notre sujet concernant les avènements du réel. Il met alors l'accent spécialement sur la dimension du réel de la science et de ses conséquences quant à la subjectivité. Ses réponses sont pointues et provoquent par moments un certain effet de réveil ; nous pouvons aujourd'hui y lire une valeur anticipatoire surprenante.

À la série des impossibles freudiens, éduquer, gouverner et analyser, il ajoute la position du scientifique : « La science a une chance, c'est une

position impossible tout à fait également, seulement elle n'en a pas encore la moindre espèce d'idée ³. » Le seul petit « bourgeon » dont nous disposons est que de temps en temps les scientifiques s'angoissent, ce qui nous indique une certaine piste. La psychanalyse émerge corrélativement à une certaine avancée du discours de la science, et Lacan, évoquant *Malaise dans la civilisation*, affirme que la psychanalyse est un symptôme qui a partie liée à ce malaise. Il ajoute : « [...] le symptôme, c'est ce qu'il y a de plus réel ⁴ ». Il affirme également que la psychanalyse se trouve dans un moment de mutation, car « pendant un petit moment, on a pu s'apercevoir de ce que c'était que l'intrusion du réel. L'analyste, lui, en reste là. Il est là. Il est là comme un symptôme, et il ne peut durer qu'au titre de symptôme. Mais vous verrez qu'on guérira l'humanité de la psychanalyse. À force de la noyer dans le sens [...] ⁵. »

La psychanalyse, à partir de l'événement Freud dans la culture, avec sa découverte de l'inconscient, nous offre un nouveau traitement du réel : Freud et son dire qui vise à « ça [qui] doit advenir ».

Je propose de scander le titre de notre X^e Rencontre en prenant d'un côté le syntagme « avènements du réel », au pluriel, comme il a été présenté dans les pré-textes ayant déjà circulé, et, d'un autre côté, la psychanalyse en tant que concernée par ces avènements, dans sa pratique clinique ainsi que par ce qui est véhiculé dans les discours de la culture et de son malaise.

Énumérons donc, d'une manière non exhaustive et purement indicative, quelques modes d'avènements du réel convoqués fatalement par notre pratique clinique : les marques de la fixation de jouissance traumatique dans leur irréductibilité, la viscosité et l'inertie de la libido du symptôme, l'angoisse, l'irruption de la répétition dans sa dimension de *tuché*, la mise en cause de l'objet *a* dans le discours analytique à la place de l'agent, ce qui permet de faire tomber les voiles des identifications, voiles dont le propre transfert aura paradoxalement permis leur installation, pour un certain temps, *via* le sujet supposé savoir ; finalement, un S1 au lieu de la production, par la voie du désir de l'analyste comme « désir d'obtenir la différence absolue, celle qui intervient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir ⁶ ».

L'analyse, comme le propose Lacan dans le *Séminaire XI*, suppose un certain courage, car elle conduit, comme aucune autre pratique ne le fait, à l'os du réel. La psychanalyse dépend du réel, de celui qui surgit au cours d'une analyse comme de celui qui provient de la science et de la technologie dans la civilisation.

Quant à nous, pratiquants de la psychanalyse, il nous revient de soutenir le discours de l'analyste en cette époque du capitalisme quand précisément le réel ne va pas dans le sens de la promotion des liens sociaux. Notre politique doit y répondre et, sans méconnaître ses suites, elle doit continuer à parier en faveur du lien social inédit inventé par Freud : le lien analyste-analysant qui comporte l'avènement de ce lien qui ne trouve aucun modèle parmi les liens communs que nous entretenons avec nos semblables.

C'est, peut-être, par cette voie que Lacan aspirait à ce que la psychanalyse puisse dire quelque chose de nouveau en ce qui concerne l'amour, en postulant l'avènement d'un nouvel amour qui ne renierait pas le réel de l'impossibilité de l'écriture du rapport sexuel.

Signalons que si Lacan évoquait, en 1974, les vingt ans de sa « première », la « Conférence de Rome » de 1953, notre rendez-vous à Barcelone pourrait, lui aussi, marquer les vingt ans de la création de l'Internationale des Forums du champ lacanien, à savoir la mise au premier plan de la clinique de la jouissance et du réel qui la traverse. Cette fondation a trouvé son origine dans la mise en question d'un mauvais usage du Un entraînant une politique orientée vers une pensée unique dans l'institution analytique. Ce sont là des signifiants qui nous représentent encore actuellement.

Nous aurons l'occasion d'y revenir, mais nous consacrerons aussi une demi-journée à débattre autour de la politique du champ lacanien aujourd'hui. Quels ont été ses effets ? Quels sont ses résultats ? Sans oublier de porter notre attention, car c'est là un point important, aux particularités des différentes zones de notre ensemble international.

Les graves crises politiques, sociales et idéologiques qui dominent actuellement notre monde du capitalisme globalisé peuvent en partie être lues à partir des puissants outils conceptuels de la psychanalyse. Freud et Lacan se sont sans doute occupés suffisamment de la relation entre la psychanalyse et la politique. Pour nous, analystes du champ lacanien, il s'agit de la politique de la jouissance dans la diversité de ses nouages. Par son caractère entropique, la jouissance constitue une sorte d'économie politique et de ségrégation inhérente à la structure du *parlêtre*. En effet, la jouissance est ségrégative, elle est séparatrice. Ce n'est pas la même chose que le racisme ou la discrimination.

Lacan affirmait que l'inconscient, c'est la politique. L'analyste travaille dans son cabinet avec cela et avec l'objet *a* comme semblant. Hors cabinet, il peut soutenir telle ou telle autre position idéologico-politique, et même de manière plus ou moins fanatique, mais à la condition que cela n'interfère pas son écoute. Une collègue me disait qu'elle ne prenait pas en analyse des

patients « gorilas », terme qui dans l'argot local est utilisé pour désigner quelqu'un situé très à droite. Je pense que notre politique du traitement du réel de la ségrégation dans l'institution analytique doit cependant être subordonnée à la politique de l'être ensemble séparés qui est celui de nos épars desassortis.

Les lieux où Lacan signale ce qui du réel peut advenir sont nombreux. Dans la « Proposition d'octobre 1967 » adressée aux analystes de l'École, il s'occupe aussi de cette question et il nous avertit en ce qui concerne le réel de la science. Cinquante ans se sont écoulés depuis ce texte fondateur de nos principes et on ne peut pas ne pas s'étonner de ce pouvoir d'anticipation que nous avons déjà mentionné. Je cite : « Dans le réel de la science qui destitue le sujet bien autrement dans notre époque, quand seuls ses tenants les plus éminents, un Oppenheimer, s'en affolent ⁷. »

Aujourd'hui, nous sommes face aux neurosciences, qui délaissent totalement, dans leurs versions les plus radicalisées, la dimension du sujet ; elles sont par ailleurs un puissant allié du « puissant » marché capitaliste des laboratoires. Lacan en parle aussi dans la « Proposition », où nous lisons : « Notre avenir de marchés communs trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation ⁸. » Par ailleurs et en vertu des effets d'universalisation de la science, il envisage certains réaménagements des regroupements sociaux, conséquence même de cette universalisation.

Puis Lacan signale « trois points de fuite », sorte de projection de notre horizon, qu'en tant qu'analystes nous devons maintenir dans notre perspective et dans nos préoccupations, mettant en jeu la psychanalyse en extension, nouée cependant à la béance de la psychanalyse en intension.









Il situe alors la troisième incidence provenant du réel et l'associe aux camps de concentration et à la ségrégation. Il convoque les analystes à s'en occuper, sans détourner le regard du réel de la ségrégation dans le groupe analytique lui-même et dans la civilisation. Il est intéressant de se souvenir qu'à propos de la ségrégation Lacan reconnaît la fraternité comme une de ses formes les plus nettes ; si nous soulignons avec tant d'insistance que nous sommes tous des frères, c'est bien parce que, en partie, nous ne le sommes aucunement...

Nous devons maintenir dans notre horizon le réel de la science et de la technologie de notre temps et ne pas méconnaître ses nouvelles formes, pouvant opérer sur des formations inédites dans leur incidence subjective se jouant à travers l'offre de nouvelles jouissances ainsi qu'à travers la prolifération des gadgets offerts à la consommation.

Dans *Malaise dans la civilisation*, Freud pensait que cette soumission aux avancées de la science et de la technologie ne constituait pas en soi une avancée pour le bien-être de l'humanité. La psychanalyse doit faire son *aggiornamento* et dialoguer avec les discours en place, notre devoir étant de ne pas les ignorer. La science avance de manière inexorable, même si elle ne sait pas où elle va. Lacan l'affirme : ses effets sont en général considérés comme providentiels, et l'on part de la prémisse qu'ils vont dans le sens d'offrir un bien-être à l'homme. Il ne s'agit pas de s'opposer à cela et de prôner les bénéfices qu'entraînerait un retour à l'âge de pierre. Il s'agit de réfléchir sur ses effets, comme Freud et Lacan l'ont proposé, car ils transforment la subjectivité de notre temps, et le sujet doit toujours y faire face à partir d'une position éthique, comportant donc un jugement intime, une décision et un choix. C'est là où le discours de l'analyste pourrait bien avoir une incidence.

Le réel produit par la science, est-ce le même que celui de la psychanalyse ? On peut en discuter. Cependant, on peut convenir que la jouissance est le réel de la psychanalyse, et c'est sur celle-ci que nous opérons et nous intervenons, en produisant des mutations, des transformations, des être mutants, habitants d'un monde qui ont le privilège, ou le malheur, d'une certaine condition d'extra-territorialité.

Traduction de l'espagnol : Rithée Cevasco

-
1.  J. Lacan, « La troisième », VII^e Congrès de l'École freudienne de Paris, Rome, 1^{er} novembre 1974, parue dans les *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 177-203.
 2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 239.
 3.  J. Lacan, Conférence de presse au Centre culturel français, VII^e Congrès de l'École freudienne de Paris, Rome, 29 octobre 1974, parue dans les *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 6-26.
 4.  *Ibid.*
 5.  *Ibid.*
 6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 248.
 7.  J. Lacan, « Proposition sur le psychanalyste de l'école », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 252.
 8.  *Ibid.*, p. 257.

Patricia Muñoz

Pré-texte 6 Politique du réel ?

« Il y a là évidemment quelque chose qui est exactement ce qui fonctionne dans tout agrégat humain, ce qui se produit du fait que le recrutement, enfin, les êtres réels dont il s'agit, se situent dans ce réel au nom de principes qui sont tous différents de ceux qui ont constitué auparavant une classe. Et le fait que cette classe, même en gardant le même nom, est habitée par un tout autre type d'individus, est susceptible de changer tout à fait, non pas certaines structures fondamentales, mais la nature du discours ¹. »

J'essaie de trouver un point de jonction entre le thème de notre X^e Rendez-vous international « Les avènements du réel et le psychanalyste » et le thème du débat proposé par le CRIF (Collège des représentants pour l'Internationale des Forums) sur l'actualisation de la politique du Champ lacanien, à l'occasion des vingt ans de l'IF (Internationale des Forums) : un nouage entre la politique de l'institution, la politique de la cure et son incidence dans la politique du social.

À la suite, je prendrai les deux versions, orale et écrite, de la « Proposition » que Lacan fait à son École et qu'il mettra ensuite en rapport avec les faits de Mai 68, car je considère qu'il y a là une position politique qui découle de l'expérience psychanalytique.

Lacan prend la topologie du plan projectif et nous indique que c'est dans l'horizon même de la psychanalyse en extension où se noue le cercle intérieur que la psychanalyse en intention se trace comme béance. Il centre cet horizon en trois points de fuite perspectifs, chacun appartenant à l'un des trois registres : symbolique, imaginaire et réel. Il nous dit que notre expérience se constitue dans la collusion de ces trois registres dans l'hétérotopie.

« Il s'agit de juxtaposer dans un lieu réel plusieurs espaces qui seraient normalement ou devraient être incompatibles, en générant ainsi un espace autre déterminé par la manière même dans laquelle se produit la collusion

des registres, auxquels répondent chacune de ces facticités ². » Je reprendrai la troisième facticité, le troisième point de fuite, celui que Lacan appelle « facticité réelle, trop réelle ³ », qui s'exprime avec le terme très parlant de « camp de concentration ⁴ », sur lequel dit-il les penseurs « ont vagué de l'humanisme à la terreur ⁵ ». Selon lui ces camps de concentration sont précurseurs de ce qui va se développer comme conséquence du réordonnement des groupes sociaux par la science et l'universalisation ⁶.

Nous voyons dans ces développements de Lacan un nouage que je considère plus évident dans la version orale de la « Proposition », un nouage qui, dans les développements ultérieurs, a également son centre dans l'objet *a*. Lacan nous dit : « Désigner la forme du zéro est essentiel, qui, (c'est la visée de notre 8 intérieur), placée au centre de notre savoir [...] si l'on ne sait pas dire quelle structure logique y supplée "au centre" (terme ici approché), n'importe quoi peut y venir – (et les discours sur la bonté) ⁷. » Il s'agit de la béance à constater, à préserver et à accepter, comme noyau du réel impossible. Huit intérieur qui noue extension et intention.

Il est important de signaler que c'est dans la même période que Lacan va énoncer sa notion de « champ lacanien », champ des jouissances – à distinguer du champ de l'inconscient freudien –, ce nouveau champ connecté à la production théorique sur les discours, qui fait passer du champ restreint de la cure analytique à l'approche du collectif, en articulant de ce fait le sujet individuel au monde dans lequel il s'inscrit, à partir de ce que lui enseigne l'expérience analytique.

Que pouvons-nous dire de ce qui vient de l'expérience analytique ?

Actuellement, le débordement du réel pronostiqué par Lacan est patent ⁸, avènement du réel dont dépend l'analyste et qu'il se doit de contrer. Le discours capitaliste soutenu par la science laisse les sujets avec leur jouissance solitaire et sans possibilité de faire lien social. En outre, il affecte le statut des sujets car il les utilise en les laissant en position d'objets. De plus, il rejette tout ce qui se rattache à l'amour, ce qui produit un retour dans le réel sous forme de solitude, d'ennui et de violence.

De sorte que nous voyons également que ce que Lacan appelait science-fiction dans « La troisième » n'est plus fiction de nos jours, c'est parmi nous. Je considère que cette prédiction s'est vérifiée et que cela ne nous a pas amenés à « l'apathie du bien universel » mais à la conjonction de Kant avec Sade. Je cite Colette Soler : « La volonté de jouissance de Sade – cette volonté sadienne d'une jouissance non sublimée – donne la vérité de Kant [...] le monde de la loi kantienne finalement produit la même chose : à vouloir chasser la jouissance, on obtient le même résultat que celui qui la

poursuit inconditionnellement ⁹. » Il y a incontestablement aujourd'hui un pousse à la jouissance.

Comment comprendre l'affirmation de Lacan selon laquelle « la mission de l'analyste est de contrer le réel ¹⁰ » ? Lacan nous mettait en garde lorsqu'il disait que les camps de concentration étaient précurseurs de ce qui nous attendait. Nous avons vu les effets du discours capitaliste et de la science qui produisent la plainte et l'insatisfaction, la clameur, qui pour la psychanalyse sont structurelles et indestructibles. Elle les prend comme des faits existants, c'est sa manière de faire face au réel ; nous savons que son avenir en dépend.

















À ce propos, Lacan répondait ainsi à ceux qui disaient qu'il était toujours pessimiste : « C'est que l'homme a toujours su s'adapter au mal ¹¹ », et il poursuivait ainsi : « Le seul réel concevable auquel nous ayons accès est précisément celui-ci, il faudra s'en faire une raison ¹². » Il nous dit qu'il ne se « range pas parmi les alarmistes ni parmi les angoissés ¹³ ». Je crois que c'est précisément ce que Lacan fait dans ses réflexions théoriques, conférences et écrits, en particulier lors de la période à laquelle je me réfère, qui va de la « Proposition » jusqu'à « La troisième ». À strictement parler, nous savons que la psychanalyse n'offre pas de solutions aux problèmes sociaux ; néanmoins, elle a une incidence au niveau collectif *via* la médiation de l'individuel. Jacques Lacan l'appelle un « poumon artificiel ¹⁴ ».

En effet, l'épigraphe avec laquelle nous commençons notre pré-texte, tout en faisant référence aux institutions analytiques, est applicable aux autres discours et aux individus qui s'y réfugient. Une psychanalyse, bien que ce soit au un par un, leur permet d'affronter d'une manière autre ce qui ne va pas, le réel impossible, et produit des effets dans le discours dans lequel ils habitent du fait que le discours analytique met en lumière le réel non collectivisable.

Nous nous confrontons à un impossible, ce réel qu'il faut ratifier car « la clameur » ne fait que confirmer son impossibilité. Dans le texte de « La troisième », Lacan amène les trois catégories, symbolique, imaginaire et réel, et au moyen de l'onomatopée, il évoque son transgresseur théorique, en revenant toujours sur les mêmes sillons, faisant de cette manière « disque », « discours » et « dit ». « Elle [la troisième] revient, c'est toujours la première ¹⁵. »

Lacan le disait ainsi dans l'entretien à Rome auquel j'ai fait allusion : il faut se faire une raison, et je crois que nous pouvons le dire avec Colette Soler : obstination, persévérance, insistance ¹⁶.

Traduction de l'espagnol : Vicky Estevez

1.  J. Lacan, « Sur la passe », intervention au congrès de La Grande-Motte du samedi 3 novembre 1973 (après-midi), parue dans les *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, 1975, p. 185-193.
2.  C. Cruglak, « Sobre la Proposición del 9 de octubre » (« Sur la proposition du 9 octobre »). http://www.efbaires.com.ar/files/texts/TextoOnline_2013.pdf
3.  J. Lacan, « Seconde version de la proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, coll. « Champ freudien », 1^{er} trimestre 1968, p. 14-30.
4.  *Ibid.*
5.  *Ibid.*
6.  Michel Bousseyroux nous propose des références très importantes concernant la position de Lacan face au discours universitaire, à cette époque. Chapitres I et II dans *Penser la psychanalyse avec Lacan*, Toulouse, Érès, 2016.
7.  J. Lacan, « Seconde version de la proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », art. cit.
8.  J. Lacan, « La troisième », VII^e Congrès de l'École freudienne de Paris à Rome, conférence parue dans les *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 177-203.
9.  C. Soler, *La Troisième de Jacques Lacan*, séminaire de lecture de texte 2005-2006, Collège clinique de Paris, Paris, Trèfle, Champ lacanien, 2010, p. 108.
10.  J. Lacan, « La troisième », art. cit.
11.  Entretien de Jacques Lacan avec Emilia Granzotto pour le journal *Panorama* (en italien), à Rome, le 21 novembre 1974. Cet entretien a eu lieu en français, il a été traduit en italien, puis retraduit en français (ALI).
12.  *Ibid.*
13.  *Ibid.*
14.  J. Lacan, « L'analyse c'est le poumon artificiel grâce à quoi on essaie d'assurer ce qu'il faut trouver de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue », déclaration à France Culture, 1973, publiée dans *Le Coq-Héron*, n° 46-47, 1974, p. 3-8 (www.valas.fr/Jacques-Lacan-Declaration-a-France-Culture-en-1973,083).
15.  J. Lacan, « La troisième », art. cit.
16.  C. Soler, *La Troisième de Jacques Lacan*, op. cit., p. 11.

Colette Soler

Pré-texte 7 Le ré-avènement du réel

Lacan a évoqué certains avènements du réel qui, sous les effets de la science et de ses pouvoirs techniques, changent notre réalité sociale, autant d'ailleurs que les gloses qui les accompagnent dans la culture.

Pourtant ce n'est pas là, selon moi, l'objet de notre rendez-vous pour les vingt ans du Champ lacanien. À « Avènements du réel », notre titre a ajouté « le psychanalyste ». Or, le psychanalyste n'a en principe qu'une politique, celle de la psychanalyse, car son objet est la clinique des sujets sous transfert dans le discours analytique. C'est là que nous devons interroger ce qui y advient du réel et qui pourrait intéresser notre moment de la civilisation – si nous savons nous faire entendre.

Ces avènements du réel se sont formulés déjà dans la psychanalyse sous la plume de Freud et de Lacan, mais avec d'autres mots, il suffit de les y reconnaître pour savoir de quoi nous aurons à nous entretenir durant ce rendez-vous. Ces mots ne sont pas si nombreux : traumatisme à l'origine de toute névrose dit Freud, castration sans recours, encore *dixit* Freud, et la vie amoureuse faite de répétition, *tuché*, et symptôme, *fixion*, je les ai déjà évoqués.

Tous ces termes concernent le statut des jouissances du parlant, soit ce que Lacan a nommé « champ lacanien », dont chaque sujet ne peut éviter de faire l'expérience dans ce qu'il appelle sa vie, mais dont l'analyse fait irrémédiablement prendre la mesure à chaque analysant.

Tous véhiculent le dire de Freud, énoncé en condensé par Lacan, « il n'y a pas de rapport sexuel ».

Tous désignent un réel qui tient, selon l'hypothèse lacanienne, au corps de jouissance affecté par le langage.

Or, c'est un réel déjà advenu pour chaque analysant qui arrive et qui vient dire que ça n'a pas fait *bon heur*, mais *malé-diction* plutôt, selon Lacan. En effet, ce que l'analyste reçoit en premier c'est la plainte tumultueuse qui répond à ce réel advenu.

Notre question porte donc sur le discours analytique lui-même.

D'abord sur les occurrences cliniques particulières de ce réel que l'analyse permet de recenser autant que sur les réponses que chaque analysant y a apportées.

Ensuite sur les transformations que l'analyse même y apporte. De ce réel déjà advenu du *trou-matisme*, l'acte analytique n'en assure-t-il pas le ré-avènement sous transfert ? C'est ce qui a été approché de façon confuse, donc inexacte, dans l'histoire de la psychanalyse avec l'idée de la cure rééditant les conditions de la névrose.

Alors, question : si la clameur névrotique des sujets a répondu au premier avènement traumatique du réel, ne peut-on pas espérer que le deuxième, celui qui ré-advient dans l'analyse et qui éclaire le premier, puisse donner au sujet l'occasion de prendre courage, autrement dit de renoncer à sa plainte pour faire face au destin que lui fait son inconscient ?

S'il y parvient, peut-être pourra-t-il tenter de transmettre dans la passe quelque chose de ce qu'il a rencontré et appris en propre, mais qui vaut aussi pour d'autres. Car telle est la portée politique de la passe de Lacan : témoigner du réel qui advient à chaque parlant. Ce réel ne connaît ni les frontières, ni les cultures, il est l'objet même du message universel de la psychanalyse, tant qu'elle *ex-siste*.

Susan Schwartz

Pré-texte 8

Violer la barrière de la pudeur : l'avènement du réel du sexe *

Qu'est-ce que l'image de *Vénus*, ou aussi bien celle de *Lolita*, peuvent enseigner aux analystes, demande Lacan en 1961, dans la dernière leçon du *Séminaire VIII, Le Transfert*. Il parle de la relation entre l'objet du désir – le trait essentiel dans l'expérience analytique dans ses fonctions comme objet partiel et obturateur fondamental – et son effet libidinal par rapport au narcissisme et à son noyau central. Le phallus est ce autour de quoi l'investissement maximal est conservé et l'objet partiel est éliidé, laissé en blanc dans l'image investie. Dans ce contexte il introduit la *Vénus* de Botticelli, la forme éblouissante de la déesse « sortant de l'onde, corps érigé au-dessus des flots de l'amour amer ¹ ». Au sein de cette image de la beauté, érigée à l'acmé de la fascination du désir, dit-il, il y a un blanc. Lacan modifie l'équation de Fenichel, *girl* = *phallus*, pour montrer que là où l'image est investie avec toutes les attirances, avec les pulsions qui la cernent, le phallus est là en tant qu'il n'est pas là. À ce titre, il est le pivot dans la constitution de tous les objets du désir. Comme Lacan le constate dans « La signification du phallus », la problématique du phallus est intrinsèque à la sexualité féminine, et cela le conduira à la conceptualisation du pas-tout et de l'Autre jouissance du *Séminaire XX, Encore*.

La question de Lacan paraît continuer sa discussion sur la beauté comme barrière au réel, dans la forme éblouissante d'Antigone, dans le *Séminaire VII, L'Éthique de la psychanalyse*. Ce n'est pas seulement la beauté d'Antigone qui nous fascine, mais elle est « la vraie barrière qui arrête le sujet devant le champ innommable du désir radical pour autant qu'il est le champ de la destruction absolue ² ». La beauté est une barrière que, dans une analyse, le savoir-faire de l'analyste vise à violer. Lacan donne aussi à la pudeur la fonction d'une barrière au réel et il fait plusieurs fois référence à la pudeur en tant que ce qui voile et, en même temps, ce qui attire le regard sur ce qui est voilé. Par-dessus tout, la pudeur est une barrière au

savoir inconscient. Dans le *Séminaire VII* il dit : « L'omission de cette barrière, qui garde l'appréhension directe de ce qu'il y a au centre de la conjonction sexuelle, me paraît à la source de toutes sortes de questions sans issue, et nommément concernant la sexualité féminine ³. »

Lacan fait des remarques sur la fonction de la pudeur quant à l'éthique, dans le séminaire *Les non-dupes errent*, en 1974. En s'interrogeant sur l'utilité du bien, du vrai et du beau – les « corps glorieux » qu'on voit célébrer en art –, il affirme que, dans l'expérience analytique, la vérité, dans la mesure où on peut la dire, est que le corps va à la jouissance et que le sexe est précisément lié à la mort du corps. Il pose la question de savoir si son nœud borroméen nous permettra d'aller au-delà de « ce tournage en rond de la jouissance, du corps et de la mort ⁴ ».

Le fait que le réel rende impossible l'écriture du rapport sexuel indique qu'il faut qu'il y ait trois pour faire le deux de l'amour. Cela est mis en évidence dans le discours analytique. En effet, la relation entre l'analyste dans sa place « double » – du semblant, le sujet supposé savoir qui est le support de l'objet *a* – et l'analysant, le sujet divisé, y est aussi impossible. L'objet *a* en tant que cause du désir est précisément ce qui n'est ni représenté ni spécularisé dans le sujet. Il est réel, extime, la part de son être la plus cachée. Lacan indique cette dimension non signifiante et toujours traumatique quand il parle, dans la deuxième leçon du séminaire *Les non-dupes errent*, d'une « horreur froide » du savoir inconscient devant laquelle le discours analytique ne recule pas. C'est le *traumatisme* qui est constitutif du sujet dans la collision entre le corps et le langage.

Lacan fait un constat énigmatique dans la leçon du 12 mars 1974 : « [...] la seule vertu, s'il n'y a pas de rapport sexuel comme je l'énonce, c'est *la pudeur*. » Étant donné que, pour Lacan, la vertu est une notion anti-thétique à la psychanalyse dans son lien au Bien ⁵, est-ce de l'ironie de sa part ? Je ne pense pas. En tant qu'affect, la pudeur est ambiguë parce qu'elle attire le regard sur ce qui est caché, comme je l'ai dit plus haut, mais elle est aussi la limite qui doit être violée en analyse. C'est dans ce contexte que je pose cette question : le mouvement contemporain *#MeToo* peut-il dire quelque chose aux analystes en termes de conséquences cliniques de l'avènement du réel dans la confrontation traumatique du sujet, le sujet féminin en particulier, à la différence radicale du sexe ? Certes, ces belles femmes – qu'on connaît en tant qu'images et qui ont été choisies, par les médias, pour jouer des rôles héroïques, courageux – étaient initiées aux rites d'Hollywood au moment où un Silène ithyphallique ou un autre les attrapées par surprise. Elles parlent de la peur, de la colère et de leur

impuissance. Mais que soutient cette rage ? Un psychanalyste pourrait indiquer l'effet de ravage : leur castration irrémédiable et l'effet traumatique sur le corps de la jouissance qui expose la limite du pouvoir signifiant du phallus. Car il n'y a aucun recours pour la fille-phallus, éblouissante, ou celle qui contient l'objet agalmatique quand on est l'objet de la jouissance de l'Autre. Le réel advient. Le trou qui est alors apparu est couvert maintenant par les semblants : victime, vengeresse.


Les expressions anglaises *indecent exposure* et *sexual assault* sont, toutes les deux, traduites en français par « attentat à la pudeur ». Dans le monde anglophone, la publication, tous les jours depuis octobre dernier, des détails salaces de tels incidents et la chute d'hommes puissants ont eu un effet qui est apparu dans le transfert de plusieurs de mes analysants, masculins et féminins, et dans des modes de réponse obsessionnels ou hystériques. Il y a eu une sorte d'après-coup par procuration, où des associations à des avènements du réel dans le passé ont été produites par une réaction personnelle à un événement dans le présent. L'angoisse a été l'affect prédominant – pas sans objet, dit Lacan, mais avec un trou dans la signification –, accompagnée par la culpabilité, la honte, poussée à expulser ou détruire l'autre troublant, compulsions à avouer ou gêne autour de ce qui avait été déjà exposé concernant la sexualité de l'analysant. De tels affects ont été efficaces dans les analyses comme indications de symptôme et abord au réel. Même où il y avait de l'inhibition à cause de la perception soudaine de l'analyste en tant que juge, le traitement a profité de la perlaboration. Pourtant, Lacan dit dans la leçon du 12 mars que le bien dire suffit à choquer « mais ça ne viole pas la pudeur ».


Contrairement au mouvement parallèle en France, *#balancetonporc*, le titre même, *#MeToo*, est une invitation à s'y identifier. Il y a, dans l'horreur que ces jeunes femmes expriment, une expression contemporaine de la confrontation traumatique avec le réel du sexe qui a eu un effet social marqué. De même, il y a une tentative de couvrir ce réel avec des histoires dramatiques de toutes personnes qui s'en réclament. La troisième forme de l'identification de Freud dans *Group Psychology and the Analysis of the Ego* (*Psychologie des masses et analyse du moi*) nous offre-t-elle une perspective ici ? Il parle de la formation du symptôme à partir de l'identification qui n'est pas fondée sur la relation d'objet mais par « mental infection » – l'expression est de Freud – en raison de la possibilité de désir ou d'un désir de se mettre dans une telle situation ; identification par le symptôme comme marque de la coïncidence entre deux moi ⁶. Pour Lacan, la troisième forme d'identification de Freud met en évidence le désir de soutenir le désir « au point d'identification purement imaginaire dont l'hystérique reste captif,


pour ce que son fantasme en implique l'engluement⁷ ». Cela donne aux analystes une orientation : le fantasme qui soutient le désir tente de faire exister le rapport sexuel et il doit être traversé.


Peu après ses références à la pudeur et au non-rapport sexuel, Lacan dit que « l'amour est passionnant » mais seulement si on suit les règles du jeu⁸. Pourtant, on ne connaît pas les règles, on doit les inventer en se servant du discours analytique. Le réel *ex-siste* parce qu'il n'y a pas de discours sur la jouissance – le corps est une substance jouissante et il jouit plus ou moins bien. En conséquence de ce fait même, le réel de la jouissance requiert le nœud, le nouage avec le symbolique et l'imaginaire. Dans une analyse, la fonction de la barrière de la pudeur est d'être un indicateur de ce qui est caché, de marquer avec une croix le lieu où se trouve le trésor inconscient : le point où la pudeur est affrontée et où le réel ré-advient. Peut-être est-ce la raison pour laquelle Lacan joue sur les mots dans son titre : « Les non-dupes errent ». Une plaisanterie bien sûr, mais dont l'intention analytique est sérieuse.


Mots-clés : phallus, objet du désir, pudeur, sexualité féminine.

*  Dans « Au-delà du principe de plaisir » Freud dit que le traumatisme implique qu'une barrière, autrement efficace contre l'excitation du dehors, a été violée.


1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert, 1960-1961*, Paris, Seuil, 2001, p. 453-454.


2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, 1959-1960*, Paris, Seuil, 1986, p. 256.


3.  *Ibid.*, p. 345.

4.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 12 mars 1974.

5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 339.

6.  S. Freud, *Group Psychology and the Analysis of the Ego*, dans *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, volume XVIII, London, The Hogarth Press and the Institute of Psycho-analysis, 1955, p. 105-106.

7.  J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 639.

8.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 12 mars, 1974.

Elisabete Thamer

Pré-texte 9 Du réel advenu par l'analyse

« Deviens qui tu es, quand tu l'auras appris »

Γένοι' οἷός ἐσσι μαθών

« Werde, welcher du bist, erfahren »

Pindare, *Pythiques*, II, vers 72

Je rebondis sur une question qui a été posée par Rithée Cevasco et par Colette Soler, respectivement dans les pré-textes 3 et 7, et que je reformule de la façon suivante : y aurait-il avènement – ou plutôt ré-avènement – du réel *dans* et *par* une analyse ? Si oui, comment cela arrive-t-il dans une pratique de parole ? Quelles en sont les conséquences ?

Dans le compte rendu du séminaire « ... ou pire », Lacan affirme que le dispositif analytique – inventé par Freud – est un procédé « dont le réel touche au réel ¹ ». Or, si le dispositif analytique est, d'après Lacan, essentiellement celui de l'association libre ², on doit admettre que cette pratique de parole comporte, dans son propre exercice, l'avènement possible d'un certain réel. L'affirmation de Lacan peut s'éclairer par le mathème du discours analytique qu'il a articulé, et qui inclut notamment deux impossibles. L'un, celui du « réel *qui touche* », est écrit dans la partie supérieure du mathème, entre *a* et *S*, et décrit le procédé analytique : l'objet cause la parole analysante, n'arrivant pourtant pas à dire son objet ni à colmater la division du sujet. L'autre, celui du « réel *touché* » par l'analyse, est écrit dans la partie inférieure avec la barrière qui sépare vérité et production ($S_2 // S_1$). Le S_1 , que l'on considère comme signifiant premier, signifiant maître ou lettre *jouie*, ne rejoindra pas le S_2 , que l'on considère comme signifiant second ou comme savoir. Cela nous montre que le discours analytique lui-même installe, au cœur de l'expérience, les conditions de possibilité pour qu'un certain réel advienne *dans* et *par* l'analyse.

Est-ce cela pour autant essentiel pour la fin de l'analyse ?

Dans les années 1970, Lacan redéfinit le symptôme et l'inconscient, déplaçant leur noyau dur vers le réel : « Le symptôme, c'est du réel ³. » L'intérêt de ce changement de cap est alors clinique et concerne au premier chef la fin de l'analyse et la passe. Comment l'analyse parviendrait-elle à « toucher au réel » sinon par un nouvel avènement du réel, cette fois-ci advenu dans la cure ?

Une analyse ne peut évidemment pas rééditer ou revenir sur un avènement du réel préalable à celle-ci. Elle ne peut pas non plus lever ce qui est *Urverdrängt*, ni libérer l'accès à la lettre du symptôme coalescent, ce qui, par définition, me paraît impossible. Ce dont il s'agit, c'est que l'analysant puisse arriver à saisir, par l'analyse, que c'est bien le réel qui est au cœur de son symptôme ainsi que des autres formations de son inconscient. Pas d'analyse finie sans que l'analysant ait pu éprouver (et prouver) que le substrat de son inconscient est réel, y compris donc celui du symptôme réfractaire au déchiffrement.

Cela n'est pas une mince affaire, car l'être parlant a toujours eu propension à donner du sens à tout ce qui lui arrive, à déchiffrer ses rêves – des témoignages anciens abondent dans cette direction (cf. la satire/*sa-Tyr* d'Alexandre ou les *Discours sacrés* d'Aelius Aristide ⁴). Ce sont autant d'exemples qui corroborent ce que Lacan a affirmé, dans le même compte rendu, à savoir que l'inconscient a dans le symbolique « sa matière préformée ⁵ ». Le défi de l'analyse est alors celui de répondre différemment à la demande d'interprétation, à la demande de sens, c'est-à-dire d'interpréter autrement, de façon à couper net, à la fin, ce « tourbillon de sémantophilie ⁶ » dont le sujet est épris.

Selon les indications de Lacan, confirmées par certains témoignages de passe, le savoir inconscient propre à l'ICSR, c'est-à-dire hors sens, est un savoir *qui se manifeste*. Il se manifeste comme hors sens dans le temps restreint de sa propre manifestation, soit dans un laps de temps réduit, comme un éclair ⁷, car il n'y a pas de fréquentation possible de ce réel. Que ce savoir *se manifeste* veut dire qu'il échappe, pour la première fois, aux élucubrations interprétatives *hystorisantes* de l'analyse.


Ce moment réalise à la fois une coupure avec le sens et avec le savoir supposé à l'analyste. Je situerai là le fruit du discours analytique, car, en mettant un terme aux attentes transférentielles, cet avènement du réel promu *par* l'analyse ouvre le chemin vers l'identification au symptôme, autrement dit à ce qui reste à supporter.


L'inconscient a toujours été tout autant « réel », du début à la fin de l'analyse, le problème étant que l'être parlant transforme toutes ses


jouissances en sens. D'où la dimension non programmable par la structure du discours analytique quant à la fin de l'analyse, car chaque sujet a plus ou moins propension à jouir du sens et de la quête de la vérité.


Ce retour au hors-sens, éphémère certes, marque néanmoins un point de non-retour de la demande analysante et dont les effets se trouvent du côté du sujet : surprise joyeuse, déflation irrévocable de la joui-sens. C'est cela qui fait preuve de fin, et non les élucubrations que l'on peut en tirer.


Ce ré-avènement du réel dans l'analyse, du fait d'éclairer la réelle nature du précédent, *troumatique*, renverse le symptôme type qui lui est corrélé : pas d'angoisse, plutôt affects réjouissants, qu'on les appelle enthousiasme, satisfaction, joie... Autant d'effets positifs qui, affectant le sujet et son corps, font signe que l'analyse est finie⁸. Le sujet pourra enfin laisser au réel ce qui appartient au réel.


1.  J. Lacan, « ... ou pire » [Compte rendu], *Scilicet*, n° 5, Paris, Seuil, 1975, p. 6, et dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 548.


2.  J. Lacan, « La psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 51, et dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 351.


3.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 19 novembre 1974.

4.  Pour le rêve d'Alexandre, voir S. Freud, *L'Interprétation du rêve*, trad. J. Altounian et coll., Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2010, p. 134, note 2 ; Aelius Aristide, *Discours sacrés*, introd. et trad. A. J. Festugière, Paris, Macula, 1986.

5.  J. Lacan, « ... ou pire » [Compte rendu], *Scilicet*, n° 5, *op. cit.*, p. 6, et dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 548.

6.  J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 51, et dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 494.

7.  Voir J. Lacan, « Intervention de Jacques Lacan. Séance du vendredi 2 novembre (après-midi) », *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, 1975, p. 69.

8.  Pour le néologisme « effect », voir C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011, p. VIII.

VERS BARCELONE 13-16 SEPTEMBRE 2018

VI^e Rencontre internationale d'École *L'École et les discours*



Marc Strauss

Préliminaire 1 L'École et les discours

« [...] il y a pour vous – vous devriez le vouloir – une autre voie de passer votre révolte de privilégié : la mienne par exemple.

Je regrette seulement que si peu de gens qui m'intéressent, s'intéressent à ce qui m'intéresse. »

J. Lacan ¹

La fondation par Lacan de son école de psychanalyse s'inscrit dans une histoire des discours. C'est cette dernière qui lui confère sa place dans l'espace social, et lui assigne ses tâches.

Certes, la fondation par Lacan de son école est de fait antérieure à son écriture des mathèmes des discours. Mais elle ne l'est pas dans son effort de rendre compte de l'expérience analytique par un discours inédit jusqu'à Freud. Son apparition a répondu à une réalité elle-même inédite, une forme du symptôme devenue intraitable. En effet, le symptôme ne date pas de Freud, il est corrélatif de l'existence même de la parole. Encore a-t-il fallu pouvoir le reconnaître comme tel, pour pouvoir en éclaircir rétrospectivement les avatars historiques.

Ainsi, le discours du maître et celui de l'hystérique sont solidaires dans leur affrontement. L'ordre signifiant impose cette division, qui répond à une coupure sans remède entre le représentant et le représenté. Du coup, le discours du maître, qui repose sur le consentement à l'Un qui s'excepte, ne va jamais sans la part d'ombre du sujet, dont se pare l'hystérique pour le compléter.

Ces deux ont suffi un temps à ordonner le monde, mais devant la décomposition de l'empire de l'Un, le maître, pour continuer à parler au nom de tous, a dû se réfugier derrière le savoir.

Le discours universitaire est donc une « régression » au regard de l'effort de vérité auquel appelle l'hystérie. Le sujet s'y retrouve coupé de la vérité, dans une souffrance devenue inarticulable et donc inaudible. Ainsi délégitimée, elle s'est faite plus criante à mesure que la science, devenue celle du calcul comptable, effaçait les interlocuteurs possibles, prêtre et médecin.

C'est alors qu'un nouvel interlocuteur est né au sujet, le psychanalyste bien sûr. Pâtissant comme l'hystérique des violences du nouveau maître, il a su l'entendre, et lui restituer sa raison.

Le projet de Freud a été de rendre les nouvelles violences de la civilisation plus supportables, voire de les atténuer. Nous pouvons dire qu'il a réussi à changer le regard de son époque sur le genre humain, ses motivations et ses réalisations, suscitant ainsi des attentes peut-être démesurées. Aujourd'hui, le discours du marché triomphant défait toujours plus les liens traditionnels.

En réaction, Lacan n'a jamais promu au nom de Freud un idéal du collectif, il a insisté au contraire sur le lien du un par un, mais il a néanmoins fondé l'École. Un collectif donc, qu'il voulait inédit, à la mesure de la nouveauté du discours analytique, intégrant ses acquis dans son fonctionnement, jusqu'à la sélection et la garantie des analystes.

Ce souci de cohérence visait non seulement son fonctionnement interne, mais aussi la fonction qu'il assignait à la psychanalyse : une opération contre le malaise dans la civilisation, dont l'École devait être la base. Mais qu'elle soit de défendre et de préserver son champ, ou d'en conquérir un plus vaste, qu'elle se limite à la perpétuation de l'expérience ou qu'elle veuille peser sur les choix de la cité, il lui faut pouvoir se faire entendre comme recours.

Or le malaise contemporain nous est connu : la soif du manque à jouir. En effet, l'originalité du discours capitaliste, saluée par Lacan comme une performance, est de proposer lui-même son propre traitement, dans une course sans fin. Qu'ils le sachent ou non, les sujets qu'il détermine y sont pris. Comment alors le discours analytique peut-il leur faire signe d'une solution autre ? Pourquoi vouloir renoncer à la soif du manque à jouir et ses tourments enivrants, et au nom de quoi ?

Il est clair que nous sommes aujourd'hui dans un moment particulier de la psychanalyse, et les modèles nous manquent pour y répondre.

Après avoir suscité une crédulité presque béate chez les faiseurs d'opinion, elle est à nouveau l'objet d'une forte suspicion sinon d'un rejet,

pour charlatanisme. Au regard des méthodes basées sur la chimie des interactions moléculaires et des statistiques, le neuro-comportementalisme lui dispute sa place sur le marché.

L'appel à l'intervention du psychanalyste pâtit bien sûr de cette dévaluation.

D'où quelques questions :


– Qu'est-ce qui dans notre fonctionnement d'École relève avec pertinence de chacun des discours ?

– Comment dans l'École contrôlons-nous nos processus de sélection et de garantie, comment les situons-nous dans l'ordre des discours, étant entendu qu'aucun ne va sans les trois autres avec lesquels il ferme la ronde ordonnée du désir ?

– Comment y intervient le cinquième discours, du capital, qui défait cette ronde pour s'imposer seul ?

– Comment la psychanalyse peut-elle offrir de traiter les impasses du sujet, si le discours contemporain se soutient de n'en admettre aucune ?

– Entre repli monastique, avec sa menace de fragmentation, et imposture vouée à la rétorsion collective, quelles stratégies adopter pour entretenir la reconquête du champ freudien, et lacanien ?

1.  « Vos paroles m'ont frappé... », transcription de François Regnault, dans *Ornicar ?*, n° 49, Paris, Seuil, 1998, p. 47.

Marcelo Mazzuca

Préliminaire 2

Quelle joie rencontrons-nous dans ce qui constitue notre travail ?

1. Dans « l'ère de la hâte », comme l'a nommé une fois Ketama ¹, dans laquelle les groupements « psychanalytiques » prolifèrent et les auto-dénommés « analystes » avancent à toute vitesse, cela vaut la peine de se souvenir de ce que Lacan a appelé « École », à son initiative. Notre prochaine rencontre du Champ lacanien constitue une bonne occasion pour réviser le sens de l'enjeu collectif de ses dispositifs, son fonctionnement et ses résultats. Sans ce « contrôle » exigé par l'expérience, nous courons le risque d'avancer « avec la hâte d'aller nulle part ² ».

Le terme d'école fait référence aux écoles antiques, pré-universitaires, préscientifiques, où les disciples se retrouvaient autour d'un « maître » et se formaient dans l'orbite de son discours. Un essai de capture d'un savoir dans le cadre d'un enseignement, une transmission qui passe de main en main. Dans ce sens, l'école lacanienne est l'héritière d'une autre initiative. Le « séminaire de Jacques Lacan » est un dispositif très curieux, peut-être sa plus légitime « invention ». Dans son séminaire, il a soutenu son discours qu'il avait tenté de prolonger à partir de celui de Freud et dans lequel il a été « maître », « enseignant », mais aussi « analysant ». Par moments, pourquoi ne pas l'admettre : « hystérique », « maître » et jusqu'à « universitaire » ? Cependant, c'est dans le séminaire que « l'effet qui se propage n'est pas celui de la communication de la parole, mais du déplacement du discours ³ ».

En résumé, une forme de contribution à la formation des analystes à partir du discours, c'est le discours congruent avec la pratique de la psychanalyse. Selon mon opinion, une école de psychanalyse ne peut avoir un sens que dans la même direction : mettre l'analyste et le savoir « au banc ». Dans ce sens, il ressemble au « jeu de la chaise musicale ⁴ » ou « jeu du banc » : c'est le mode qu'a trouvé Lacan pour prêter « chaise » à un discours qui le

précède et dans lequel le même s'était compromis d'abord comme pratiquant, ensuite comme enseignant.

Mais, attention : dans l'École, il ne s'agit pas, comme on dit parfois, du discours analytique à sec. Si quelque chose de ce mode de lien à deux peut tenir, l'opportunité de rencontrer dans les dispositifs et dispositions une sorte de prolongation ne peut arriver sans la participation des autres discours.

2. Il s'agit alors des « discours ». Avec quatre pattes chacun et quatre en tout, même sans constituer aucune totalité. De ce discours, nous intéressent la ronde permanente et la différence avec les discours forclusifs : celui de la science avec son « sujet » et celui du capitalisme avec « les choses de l'amour ». Et une alternative pour s'approcher de son fonctionnement est de prêter attention aux formules (règle de la « première approximation » disait Lacan) et à ce qui arrive avec *le savoir*.

La nouveauté dans ce sens, cliniquement parlant, est qu'il propose le savoir comme un puissant moyen de jouissance. « Moyen d'ambiance », comme en témoigne la pensée obsessionnelle, et « moyen de transport », comme le démontre le corps hystérique. Mais, fondamentalement, il est « moyen de production », et comme analystes nous savons que le produit le plus élaboré est le symptôme même. Si on les utilise comme un outil clinique, ces « appareils de jouissance » que sont les discours permettent de distinguer quatre autres statuts différents du savoir, dépendants du site où se produit sa capture : savoir imposer (dans le discours universitaire), savoir exposer (dans le discours du maître), savoir supposer (dans le discours de l'hystérie) et savoir du texte (dans le discours de l'analyste). En réalité, ils sont quatre « plus un », étant donné que le savoir-faire avec le symptôme à la fin de l'analyse, pour Lacan, n'est équivalent à aucun des quatre autres. En quelque sorte, on accède au discours analytique parce qu'on a laissé « tomber » l'ensemble des autres discours et qu'on tente de le reconnaître dans l'expérience de l'authentification du désir de l'analyste en ce que consiste la passe.


C'est dans le chemin ouvert par Lacan, une fois fondée l'École, et le champ du désir dans une relation avec le champ de la jouissance, il l'a dénommé « champ lacanien », depuis lequel on tente d'ouvrir la question : quelle joie rencontrons-nous dans ce qui constitue notre travail ?

Le savoir est mis au centre, sur la sellette, par l'expérience psychanalytique ⁵, dit Lacan, quand il commence à explorer le champ en 1969. L'expression évoque celle qu'il a utilisée dans ses *Écrits* : « mettre l'analyste


sur la sellette ⁶ ». Avant de fonder son école, il était l'analyste, maintenant il est mis au savoir. Cela veut dire qu'il ne s'agit pas seulement de trouver l'élément « capital », mais de le faire tourner, de tenter de le déplacer vers le lieu de la vérité pour l'interroger, pour qu'il donne ses raisons et montre qu'il a ses limites. Alors, si l'on pouvait le personnifier, le mettre sur la sellette de l'école et même attendre que le savoir soit notre *Ménon*, nous pourrions mener un interrogatoire afin qu'il nous révèle quelques-unes de ses astuces :

« Vous, savoir, quoi savoir ? Vivre seul ou en couple ? Quoi faire ? Travailler ? Pour qui et pour quoi ? Il se sent complet ? Il croit pouvoir se compléter ? Quel rapport maintenir avec la connaissance ? Il le connaît ? Et avec la vérité ? Pas de mensonge ! Vous êtes sujet ou objet ? Vous avez une mère, père, frères, peut-être ? Qu'est-ce qu'ils disent les ancêtres ? Quelqu'un les a désirés quelques fois ? Finalement, la question la plus importante et la plus cruciale : vous, le savoir, quel rapport maintient-il avec la jouissance et le réel ? S'il vous plaît, avouez, ou admettez votre incompétence. »


1.  Ketama est un groupe espagnol de flamenco-fusion, formé au début des années 1980.

2.  Lettre et musique de *Paren el mundo* (« Arrêtez le monde »).
<https://www.letras.com/ketama/855699/>

3.  J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 407.

4.  Jeu dont le point de départ est le manque d'une chaise par rapport au nombre de participants. Le jeu consiste à tourner autour des chaises jusqu'à ce que la musique s'arrête : les participants se précipitent pour s'asseoir sur une chaise. Celui qui gagne est celui qui réussit à s'asseoir tandis que le perdant est celui qui n'a pas été assez rapide.

5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 17.

6.  J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de ses pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 587.

Frédéric Pellion

Préliminaire 3 Note à la joie

« Des compliments elle voulait, des commentaires élogieux sur leurs galops de tout à l'heure, et l'entendre dire que ce fut si et cætera, le tout en utilisant l'agaçant avoir de la joie, plus noble et moins technique que l'autre mot ¹. »

Albert Cohen

La question de Lacan donnée comme sous-titre à notre prochaine rencontre d'École – « Quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail ² ? » – n'est pas sans équivoque, et celle-ci n'est pas sans conséquences.

L'équivoque, d'abord. Solal, dans cet immense *Traité du non-rapport* qu'est *Belle du seigneur* – traité contemporain, au reste, de la formule de Lacan –, s'en agace, on vient de le lire. Il croit la lever, et dire le fait, *lo fag* de l'occitan, avec son bestiaire. Ariane, elle, ne choisit pas : « De plaisir, elle s'efforça de loucher, puis fit des grimaces affreuses pour la joie du contraste de se retrouver belle, les singeries terminées ³. » Car, si souvent « étincelante de mauvaise joie ⁴ » devant Deume, elle sait d'avance, elle aussi, quelque chose de cette impureté auquel Solal prétend l'initier.


Même si Solal inverse l'*assag* en épreuve du contraire, Cohen emprunte ce thème du *joy d'amor*, et son ambiguïté, à la littérature courtoise. Littérature dont Lacan, dans son séminaire sur l'éthique de la psychanalyse, estime qu'elle a pour ainsi dire inventé la sublimation.


À cet égard, si la joie est cet état dont il est impossible de trancher s'il célèbre une retrouvaille ou commémore une perte, la jouissance, qui surmarque l'objet tenant lieu de Chose des règles positives de son usage, hérite de cette ambiguïté.


Une des conséquences possibles, maintenant. Elle touche à l'affaire des discours. En effet, il me semble que s'il faut le discours analytique, et


son vide « déterminatif ⁵ », pour regarder notre joie en face, ce n'est pas pour céder ensuite à la sphérophilie d'espérer que la « ronde ⁶ » des discours fasse consister un univers qu'il n'y a pas, mais seulement pour permettre à l'analyste de sauter plus librement d'un discours à l'autre.


D'ailleurs, son action, à avoir défroqué, au terme, toute représentation de but, peut-elle encore être nommée « travail » ?


1.  A. Cohen, *Belle du seigneur*, rééd., Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1986, p. 721.

2.  J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 369.

3.  A. Cohen, *Belle du seigneur*, *op. cit.*, p. 616.

4.  *Ibid.*, p. 324.

5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, 1959-1960*, Paris, Seuil, 1986, p. 155.

6.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 453.

COLLÈGES DE CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE

Clinique différentielle des sexes

Marie-José Latour

La frontière de la différence *

Je vous propose de mettre cette intervention sous les auspices de Jean-Luc Godard et de son film *Masculin, féminin* ¹. Ce film de 1966 est la première référence qui m'est venue à l'esprit en commençant à travailler sur le thème des collègues cliniques. Le film commence avec cette scène, Jean-Pierre Léaud, jeune homme d'une vingtaine d'années, est assis à la table d'un bistrot, il énonce à voix haute ce qu'il est en train d'écrire : « Jamais... de/deux... regard... ensemble... », c'est ainsi que ça commence !

Sur ce fond d'impossible, une première question : quel est le sexe concerné par la psychanalyse ? Quelle est l'incidence de la découverte de Freud, quelle est l'incidence de l'inconscient sur le rapport du sujet avec cette pléthore ² qu'est le sexe ? Le sexe, et non les sexes. Je rejoins l'invitation de Jean-Luc Nancy dans *Sexistence* ³ à ne pas confondre le sexe avec les « idio-sexes » – non pas les sexes idiots mais du grec *idio* qui signifie « propre, particulier » –, comme il n'y a pas à confondre la parole avec les idiolectes. Comment donc penser le rapport du sujet au sexe à partir de la structure du sujet déterminée par la structure du signifiant et du discours ?

Cliniques différentielles

Une analysante, avisant l'affiche annonçant la Journée nationale des collègues cliniques, la commente ainsi : « « Clinique différentielle des sexes ? Euh... c'est-à-dire avec les garçons c'est compliqué, c'est ça non ? » Cette fausse ingénuité a attiré mon attention sur un certain glissement possible quant à l'usage de ce terme de « différentielle », la clinique différentielle des sexes ce n'est pas équivalent à la clinique de la différence des sexes.

Prendre au sérieux la dimension réelle de la clinique, telle que Lacan l'a posée, contrevient à l'usage commun du diagnostic, qui est de faire entrer le cas particulier dans l'espèce générale. Dirions-nous homme ou femme comme on dirait névrose ou psychose ? Georges Perec dans *Penser/classer* avait noté qu'il était tentant de vouloir distribuer le monde entier selon un code unique qui régirait l'ensemble des phénomènes, mais ça ne

marche pas, et Perec ajoutait « ça n'a même jamais commencé à marcher », ce qui n'empêche pas de continuer ! Il y a un tel usage classificateur de la psychanalyse ; il tient pour une part au fait que la clinique psychanalytique de Freud et des débuts de la psychanalyse s'est construite en dérivation de la clinique psychiatrique. Colette Soler a remarquablement déplié cela dans son séminaire il y a quelques années sur *La querelle des diagnostics*.

En 1973, Lacan pose autrement les fondements de la clinique psychanalytique, notamment dans « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », où il affirme que les sujets d'un type sont sans utilité pour les autres du même type. Ce constat, objectant à la pertinence du classement, est donc contemporain des textes et des séminaires où Lacan construit les formules de la sexuation. Suivra son approche borroméenne de la structure qui le conduira à produire une nouvelle symptomatologie (maladie de la mentalité, le *sinthome* Joyce, une *psychose lacanienne*) venant bousculer la clinique des débuts de la psychanalyse. Dès lors il y aurait à interroger les incidences de la clinique borroméenne sur le sexe. Après Michel Bousseyroux ⁴, Bruno Geneste ⁵ nous en a proposé une approche.

Lacan rappelait à Milan que certes, les humains sont sexués, « mais on ne sait pas de quel sexe ils sont, ni les uns ni les autres ⁶ ». Difficile dès lors de répartir chacun sur son côté de canapé – comme semble le suggérer, à première vue, l'affiche annonçant cette conférence.



D'autant que les ballons de baudruche n'ont pas des pieds de plomb et ont tendance à ne pas rester bien sagement assis de chaque côté de la ligne médiane du canapé. Lacan évoquait d'ailleurs dans *...Ou pire* cette « bipartition, à chaque instant fuyante, de l'homme et de la femme ⁷ ».

Si l'on veut bien se rappeler que « différentielle » en mathématique qualifie ce qui procède par différences infiniment petites, comment pourrait-il y avoir d'autre clinique psychanalytique que différentielle ? La clinique différentielle se fait à partir du point où justement il n'y a pas de différence,

à partir d'un universel qui concerne tous les parlants, parlant noté x dans les formules de la sexuation. La relation de chaque sujet à cet universel est différentielle. N'est-ce pas l'idée de Jean-Luc Godard quand il sous-titre son film *Masculin, féminin : 15 faits précis* ? Michel Bousseyroux énumère ces différentes cliniques différentielles dans un chapitre de son dernier livre ⁸ (clinique différentielle des tenants du désir et des appelants du sexe, clinique du couple sexuel, clinique différentielle des sexes qui ne se situe pas des identifications de genre, clinique différentielle du partenaire symptôme, clinique du partenaire manquant). Cela nous ouvre des perspectives de travail qui vont bien au-delà de cette année !

L'exploit de la psychanalyse

Je trouve particulièrement difficile de traiter dans une conférence quelque chose de cette question du sexe, qui en appelle à traverser bien des champs de savoir, la philosophie, l'histoire, la sociologie, la logique, la mathématique, la littérature, la psychanalyse avec Freud puis avec Lacan. Je voudrais donc essayer d'avancer un peu de biais. Je vais m'autoriser à emprunter à quelqu'un du pays, votre belle région de l'Ouest, mon entrée en matière, matière de mystère !

Alphonse Allais est né en 1854 à Honfleur, où on peut d'ailleurs visiter le petit Labo et notamment y faire fonctionner ses zygomatiques en appréciant une petite collection unique au monde dont il était très fier, se composant du crâne de Voltaire à 17 ans, d'un authentique morceau de la fausse croix et d'une tasse spéciale gaucher, de la machine à faire les fonds de tiroir, etc.

Bien que d'un autre siècle, cet admirable logicien – référence réitérée de Lacan par ailleurs – définissant la logique féminine d'un trait d'esprit, – « C'est quand on serre une dame de trop près... qu'elle trouve qu'on va trop loin » –, a quelque chose à nous apprendre, sur la complexité de ce qui nous intéresse, quand il nous invite à faire connaissance avec un monsieur et une dame « qui auraient pu être heureux, sans leurs éternels malentendus ⁹ ».

Dans un de ses contes intitulé « Un drame bien parisien », nous voilà avec Raoul et Marguerite, mais ils pourraient aussi bien se nommer Raphaëlle et Marcel, à moins que ce ne soit l'inverse, ou bien Claude et Dominique, ou bien encore ils pourraient être nos deux ballons de baudruche. Raoul s'était juré que Marguerite n'appartiendrait jamais à un autre homme qu'à lui-même. On peut toujours rêver, n'est-ce pas ? Le ménage aurait d'ailleurs été des plus heureux, si ce n'eût été le caractère des conjoints, à croire d'ailleurs

que « ces deux cochons-là se disputaient pour s'offrir l'occasion de se raccommorder », jusqu'au soir où ce fut plus grave que d'habitude.

Revenant du théâtre où ils avaient vu *L'Infidèle*, chacun avec sa lorgnette, épiant l'intérêt de l'autre pour un autre que l'un, ils se disputent jusqu'à ce magnifique renversement :

« La main levée, l'œil dur, la moustache telle celle des chats furibonds, Raoul marcha sur Marguerite, qui commença dès lors, à n'en pas mener large.

La pauvre s'enfuit, furtive et rapide, comme fait la biche en les grands bois.

Raoul allait la rattraper.

Alors, l'éclair génial de la suprême angoisse fulgura le petit cerveau de Marguerite.

Se retournant brusquement, elle se jeta dans les bras de Raoul en s'écriant :

– Je t'en prie, mon petit Raoul, défends-moi ! »

Suit un troisième chapitre avec seule mention de cette malicieuse didascalie : « Où nos amis se réconcilient comme je vous souhaite de vous réconcilier souvent, vous qui faites les malins. » Si le champ clos de la relation sexuelle reste hors de vue, hors de prise, ce champ ne s'excepte pas pour autant du champ du symptôme, puisque évidemment le conte ne s'arrête pas là. Vous en avez certainement l'expérience, on peut toujours compter sur les gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, ceux que l'on appelle des amis bien intentionnés !

Donc un jour, chacun reçoit un billet rédigé qui par un, qui par une, de ces ami-e-s là, informant que tel jour au bal des Incohérents, chacun pourra voir l'autre « en belle humeur », l'une déguisée en Pirogue congolaise alors que l'autre sera masqué en Templier fin de siècle. De ce courrier, qu'on imagine sans peine sous sa forme contemporaine dite SMS, aucun ne souffle mot à l'autre et chacun prend prétexte d'une absence de quelques jours. Le jour du bal arrive, tout le monde danse et s'amuse, hormis un Templier fin de siècle et une Pirogue congolaise, qui tout de même, sur le coup de trois heures du matin, se retrouvent, l'un à proposer une invitation et l'autre à l'accepter. Au cabinet du restaurant, le Templier profite de l'absence du serveur pour ôter son masque et du même mouvement le loup de la Pirogue : « Tous les deux poussèrent, en même temps, un cri de stupeur, en ne se reconnaissant ni l'un ni l'autre. Lui, ce n'était pas Raoul. Elle, ce n'était pas Marguerite. » Je vous laisse goûter l'abîme de perplexité qui s'ouvre et le plaisir d'imaginer ou de découvrir le dénouement.

Dans le séminaire ...*Ou pire* Lacan rappelle que « le langage est tel pour tout sujet parlant, ou bien c'est *lui* ou bien c'est *elle*. Ça existe dans

toutes les langues du monde. [...] Cela dit, l'homme et la femme, nous ne savons pas ce que c'est ¹⁰ ». Donc *exit* la volonté de classification, mais reste la nécessité de la distinction – ce que le conte d'Allais montre remarquablement. Ce conte est remarquable d'intelligence structurale. Nombre de formulations de Lacan trouveraient à s'y éclairer. J'en évoquerai deux.

Déjà dans « La chose freudienne », ironisant sur le sort jaloux qui contrariait les rendez-vous entre le psychanalyste et la psychanalyse, Lacan écrivait : « Sous le masque où chacun devait rencontrer sa promesse, hélas, trois fois hélas ! et cri d'horreur à y penser, une autre ayant pris la place d'elle, celui qui était là non plus, n'était pas lui ¹¹. » Impossible donc de préjuger qui est qui, note Lacan.

Puis à la suite de la dissolution de l'École freudienne de Paris, le 15 janvier 1980, à l'heure où il s'agissait de compter autrement, pour que, du « tas de gens » qui voulaient suivre Lacan, ne puisse se refaire un tout, Lacan faisait de nouveau référence à ce conte : « Tel le rendez-vous célèbre des amoureux lors d'un bal à l'Opéra. Horreur quand ils laissèrent glisser leur masque : ce n'était pas lui, elle non plus d'ailleurs ¹². »

Cette horreur est au fond une chance, que l'autre reste autre, y compris soi-même – Lacan avait déjà raillé « je ne m'aime pas au point de vouloir être moi-même » – et le désir reste vif ! La plupart du temps, il faut un peu de temps pour s'y faire !

Lacan saluera un peu plus tard dans ce même séminaire l'exploit de la psychanalyse. Ledit exploit « c'est d'exploiter le malentendu. Avec au terme une révélation qui est de fantasme ¹³. » Si Lacan qualifie d'exemplaire son écriture du tableau dit des formules de la sexuation, c'est qu'elle l'est à produire des malentendus ¹⁴. La psychanalyse ne résout pas le malentendu, elle le creuse. C'est certainement là une différence avec la psychothérapie, mal supportée cette différence-là, comme toutes celles qui ne contribuent pas à l'ordre du monde !

De différends en différences

Vous voyez que c'est un endroit un peu inconfortable où je me propose de me tenir le temps de cette conférence. Cet endroit, pour le qualifier, c'est le mot de frontière qui m'était venu lorsque Alfred Rauber m'avait demandé un titre. Cette ligne ténue est celle-là même que cette petite fille de sept ans m'avait amenée à prendre en considération et dont j'avais parlé à Paris lors des journées de l'EPFCL sur *Le choix du sexe* ¹⁵. Cette fillette commençait chacun de ses dessins par un trait vertical et j'avais essayé de montrer comment

l'orientation psychanalytique requiert de se déprendre d'une lecture binaire. Ce qui est loin d'être simple !

Ce binarisme est inscrit d'une certaine façon dans la structure du signifiant et c'est bien pour cela que ce n'est pas aisé de se déprendre du binarisme. Un signifiant ne vaut que de ne pas être tous les autres, il manifeste donc la présence de la différence comme telle, différence qui n'a pas de sens par elle-même. Ainsi ces deux petites taches de couleur sur l'affiche font-elles valoir cela. Rose c'est différent de bleu, mais tout aussi différent du rouge ou du jaune. De leur accord peut naître un sens. Nous verrons plus loin que Lacan fait une référence très précise à la colorisation du couple.

Cette question de la différence est essentielle ¹⁶. La clinique nous donne la mesure de l'angoisse mortifère produite par l'indistinction et par l'absence d'un opérateur qui permette de construire la distinction. N'est-ce pas quelque chose de cet ordre que cherche ce jeune garçon évoquant, à la collègue qui m'en a parlé, ce qu'il nomme « la boîte de nuit qu'il a » dans sa tête ? La présence permanente d'insultes dans sa tête l'amène à faire un tableau où s'écrit ce qui fait rapport et donc ravage, en produisant une valeur unique, en haut à gauche « Couillon », en face à droite « Ta mère » et en bas au milieu « Fils de p... ». Si c'est le non-rapport qui vérifie la différence, comment l'aider à ce que le rassemblement des signifiants ne tombe pas juste ?

La différence peut être abordée différemment selon le registre auquel on se réfère. Nous savons qu'il y a des usages de la différence qui induisent une culture du même, pouvant aller jusqu'à sa négation même. Il y a les différences relatives aux discours qui ne recouvrent pas la fonction logique de la différence qu'on peut corrélérer au réel. Qu'est-ce que le réel de la différence ? Quelle est cette différence qui ne fait pas paire mais disparité radicale ? Cette différence réelle, c'est-à-dire exclue du discours, non contractuelle, n'est-elle pas celle que la psychanalyse met au cœur de son approche ?

La psychanalyse, le genre et le sexe

L'échec, programmé, du discours à unifier les jouissances ne devrait pas nous faire taire. C'est ce que Lacan nous a incités à prendre en compte dans le champ lacanien. Qui dit champ lacanien dit aussi autres champs. Je trouve toujours un peu dommage que nous ayons tendance à les balayer d'un revers de main, cela me paraît à l'opposé de ce que promeut la psychanalyse. Et donc avant d'en venir au réel de la différence je voudrais évoquer quelqu'une qui vient d'un autre champ.

Joan Scott est une historienne américaine qui s'est d'abord intéressée au mouvement ouvrier français avant de travailler sur l'histoire des femmes. Interrogée sur le centre de gravité de sa recherche, elle répond que « peut-être qu'au fond, [s]a question a toujours été celle des rapports de force dissymétriques ¹⁷ ». Elle extrait justement, de façon juste, ce qu'a été pour elle la psychanalyse.

Ses travaux sur l'introduction de la notion de genre dans l'historiographie sont d'abord une façon de faire un pied de nez à la police linguistique ¹⁸ et à toutes les constructions qui viseraient à forclure le sexe et empêcher la problématisation de la différence sexuelle. Aussi la rejoignons-nous quand elle reconnaît à la psychanalyse « de faire de la masculinité et de la féminité un problème permanent, plutôt que des rôles socialement admis. Elle met l'accent sur l'énigme de la différence des sexes [...] impossible à symboliser, [...] les tentatives pour le faire – les règles, les idéaux, les mythes, les contes – échouent à remplir leur office : la différence reste inexplicable, elle est le site où la question du rapport du biologique au culturel est sans cesse posée. » Joan Scott distingue donc la différence des significations de cette différence dont la stabilisation est toujours manquée ; ainsi, elle se propose de faire une histoire des significations variables de la différence des sexes.

Son travail d'historienne l'a conduite à observer les efforts constants de redéfinition des frontières entre les hommes et les femmes. Si en 1986, dans son article sur l'utilité de la catégorie du genre, elle résistait franchement à l'intérêt de la psychanalyse dans l'approche historique, estimant qu'elle figeait les catégories du masculin et du féminin, son engagement personnel dans une analyse, au cours des années 1990, a modifié son approche.

Voici comment elle en parle : « Amenée à donner des cours sur des textes que je connaissais mal, pour me laisser convaincre de l'intérêt de l'approche analytique dans le champ même de l'histoire, je me rappelle l'année que j'ai passée à lire Freud, où je tentais de persuader des étudiantes féministes d'abord très hostiles, parce qu'il avait écrit que "l'anatomie c'est le destin" : il fallait apprendre à le lire sans accepter ces stéréotypes. L'année suivante, nous nous sommes plongées dans les écrits de Lacan, à raison d'une cinquantaine de pages par séance. La veille de chaque cours, je ne dormais pas, j'avais l'impression de ne rien y comprendre. J'arrivais et disais : "je suis perdue comme vous, il va falloir que nous cheminions ensemble". J'avais abdiqué la maîtrise. Et cela a peut-être été le meilleur des cours que je n'aie jamais donnés ! Il y avait des moments d'éclat de compréhension ! C'est dans ces années-là que la possibilité de penser ensemble

psychanalyse, genre et histoire a émergé pour moi. L'inconscient travaille avec les représentations culturelles disponibles à une époque donnée... Le genre, c'est justement cela : une régulation normative qui, en fixant les rôles à un moment donné, tente de produire une réponse qui rende la question même impossible à poser ¹⁹. »

Le rapport du sujet au sexe reste une énigme.

Comment les femmes comptent-elles ?

Si elle décidait encore jusqu'à il y a peu de l'état civil, l'anatomie ne commande ni au désir, ni à la pulsion, et le sexe anatomique n'est pas le sexe érogène. Bien sûr le *sex ratio*, ce qu'on peut appeler justement le rapport numérique des sexes, nous amène sur la pente d'une distribution binaire, répartissant de façon plus ou moins égale dans l'espèce et sans qu'on en sache la raison les mâles et les femelles. Lacan a cherché la nécessité logique de cette répartition « naturelle » du vivant sexué, inscrivant dans les formules de la sexuation, non pas ce qui relève des contraintes de la nature et du vivant, mais ce qui relève des contraintes du langage. Au *sex ratio* Lacan articule la sexuation. Notons qu'il en appelle à ce néologisme pour nommer la façon dont un sujet se rapporte à la fonction phallique. Nous allons vers un temps où l'on pourra peut-être choisir son anatomie, il n'en restera pas moins que l'on ne saurait choisir le réel. Il n'y a donc pas à confondre le réel et l'anatomie. Certes, il y a deux sexes anatomiques mais, du point de vue de l'inconscient, il n'y a qu'un sexe, l'hétéros, et le phallus.

Freud soutient en 1923 qu'un seul organe génital joue un rôle déterminant, l'organe mâle. Dans le même temps il prend acte de ce qui reste énigmatique du côté féminin. Il n'oppose pas avoir un pénis et avoir un vagin mais introduit une opposition entre la présence et l'absence d'un terme qui tient du et au mystère : le phallus. Faisant du phallus un signifiant du désir, Lacan va déplacer cette opposition entre avoir ou pas vers l'être ou l'avoir (n'être pas sans l'avoir et être sans l'avoir) et donc va essayer de dégager le rapport du sujet au sexe d'une logique attributive. Il distingue le phallus imaginaire (– phi), du phallus symbolique (impossible à négativer), et du phallus réel (« il n'y a que le phallus pour vérifier le réel et le seul réel qui vérifie quoi que ce soit c'est le phallus ²⁰ »). Ces distinctions sont tout autant fondamentales que complexes.

En passant du phallus comme signifiant au phallus comme fonction, comme Le Gaufey ²¹ le fait remarquer, Lacan « féminise » et adjectivise le phallus, accentuant l'asymétrie entre l'homme et les femmes dans ses formules de la sexuation. Là où il n'y a pas de rapport sexuel, il y a le rapport

qu'inscrit la fonction phallique, non pas entre les sexes, mais entre les êtres parlants et la jouissance. Il n'y a pas deux sexes ou deux genres dont la psychanalyse garderait les normes. Il y a deux modes de jouir qui ne se rencontrent pas. C'est ça l'énorme ! Le phallus est l'empêcheur de penser en base 2. Il y a plus d'un mais pas deux ! La fonction phallique n'effectue aucune partition puisqu'elle est « pour tout x ».

Comment ne pas reverser dans le binarisme ? En effet, le phallus et le féminin, si ça fait deux, comme l'on dit en français pour insister sur l'incompatibilité de deux éléments, ça ne fait pas deux sexes, mais bien d'eux, sexe ! Ce deux, Lacan n'a pas cessé de l'apostropher, car, note-t-il, « par un curieux retour, chaque fois que nous avons affaire au nombre deux, voilà le sexe, au moins dans notre mental, qui fait son entrée par une petite porte, et d'autant plus facilement que du sexe, on ne sait rien ²². »

Quelle que soit son anatomie, quel que soit son genre, le sujet aura à se débrouiller d'eux, soit de l'Un et de l'Autre, du phallus et du sexe.

Pas étonnant dès lors que suivre l'effort que Lacan fait pour fonder la différence exige de nous un rude devoir de lecture, exige un lecteur qui y mette du sien. Par exemple, dans sa leçon du 17 février 1971 lors du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, il commence par le chinois, par la langue chinoise, pour avancer sur la question qui nous préoccupe. Il y prend appui pour poser la fonction de l'écriture, comme ce qui permet de fonder « la différence infinie » entre la nature et la nature humaine. Si l'écrit est second par rapport à toute fonction du langage, néanmoins, sans l'écrit, il n'est pas possible de venir questionner ce qui résulte de l'effet de langage. L'écrit, on peut le réduire à un trait – j'avais parlé de cela à Rennes dans une magnifique journée sur l'art et la psychanalyse –, le trait est aussi le caractère, l'irréductible (cf. « Un drame bien parisien »). Lacan poursuit avec l'être et l'avoir, puis il revient au trait *via* le quadrant de Peirce pour en venir au nombre « comme le seul réel reconnu d'abord dans le langage ²³ », comme il le dira dans « L'étourdit » un peu plus tard. Cet écart entre un signifiant et un nombre ne rejoint-il pas ce fait clinique du sexe comme passerager clandestin du nombre ?

Qu'il soit question des *mille e tre* de Don Juan, du troisième homme, du Manifeste des 343 salopes, du Collectif des 100 femmes, etc., le surgissement du nombre dans la parole d'un sujet, avec la part d'indéchiffrable qui lui est propre, ne pointe-t-il pas autre chose que la quantité, soit le réel du sexe ? Dans son introduction à l'édition allemande de ses *Écrits*, Lacan articule les nombres, en tant qu'ils sont du réel « quoique chiffré », et leur sens qui dénote leur fonction de jouissance sexuelle. Ce sens n'a rien à voir

avec leur fonction de réel, mais il ouvre un aperçu sur ce qui peut rendre compte de l'entrée de l'« être parlant » dans le réel. Lacan ne minimise pas le travail requis pour élucider ce nouage, car « si l'inconscient témoigne d'un réel qui lui soit propre, c'est inversement là notre chance d'élucider comment le langage véhicule dans le nombre le réel dont la science s'élabore ²⁴. »

J'aurais aimé vous parler plus avant de cette question, j'étais allée d'ailleurs jusqu'à imaginer un premier titre à cette intervention : « Comment les femmes comptent-elles ? » Cela nous aurait amenés certainement à interroger la puissance du soustractif. En effet, n'est-il pas plutôt de bon augure qu'il existe un x qui reste revêche à l'unité, un x qui n'appartient pas à quelque tout, un x qui objecte à proférer universellement d'une femme?

De la frontière

La question de la frontière rejoint celle de la distinction et d'une place pour la particularité. La possibilité de tracer un trait change énormément de choses. Tous ceux qui travaillent avec des enfants le savent. La coche est le support du signifiant (cf. le séminaire *L'Identification*) et le signifiant connote la différence absolue. C'est aussi la question de la fonction de la rature. Mais la question ici est la suivante : qu'est-ce qui permet de tracer un trait ? Dans notre actualité, cette question de la frontière retentit de façon dramatique et très souvent mensongère. La frontière circonscrit la différence, elle la rend possible. Je sais que vous êtes ici un certain nombre à vous préoccuper très sérieusement de ces questions autour de l'exil. Il y aurait matière à bien des développements et à distinguer la façon dont le discours du maître traite cette question de celle qui revient au discours analytique.

Sur le plan du signifiant, il y a au moins deux façons d'aborder cette question de la frontière. La première façon insiste sur la ligne, le trait, et l'autre insiste sur l'espace « entre ».

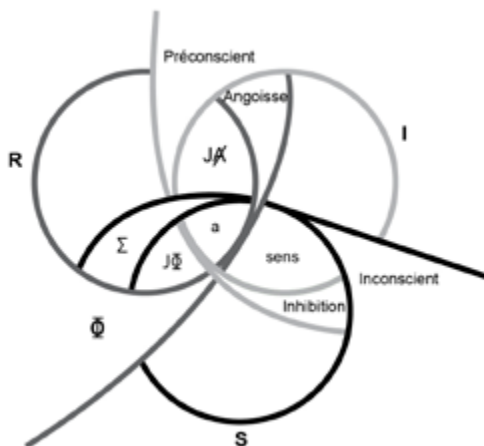
Il y a bien sûr ce paradoxe du *limes* désignant à la fois – comme le fait le poinçon du fantasme, notons-le – ce qui relie et ce qui sépare, connu depuis longtemps. Qu'on traduise *limes* par lisière, bord, confins, raie, seuil, sillon, fente, séparation, voie rompue, ligne de front, frontière, coupure, lézarde, plaie, incision, etc., et c'est déjà un monde qui se dessine ! N'est-ce pas ce que chantait ce géomètre de hasard qui savait poser un soleil sur la mélancolie, Léo Ferré ? « Cette blessure où meurt la mer comme un chagrin de chair, où va la vie germer dans le désert [...] cette blessure d'où je viens, cette blessure où va ma lèvre à l'aube de l'amour [...] Cette blessure qu'on voudrait coudre au milieu du désir, comme une couture sur le plaisir, qu'on

voudrait voir se fermer à jamais, comme une porte ouverte sur la mort, cette blessure dont je meurs. »

Et il y a donc cet espace entre deux territoires, ou entre deux signifiants. Lacan dans son séminaire *R.S.I.* invitait à réfléchir à cet « entre ». Il jouait, comme il savait si bien le faire, des ressources de *lalangue*, « c'est mon tentrisme à moi » disait-il pour inviter son auditoire à s'intéresser à la mésologie, science qui a pour objet l'étude des milieux. Qu'est-ce qu'il y a entre ? Entre le réel et le symbolique ? Entre le réel et l'imaginaire ? Entre l'imaginaire et le symbolique ?

La question du *limes* nous amènerait plutôt du côté de la science qui étudie les voisinages, la topologie. Dans la construction du nœud borroméen Lacan va, dans ce séminaire, dans la leçon du 21 janvier 1975 de *R.S.I.*, faire surgir quelque chose qui articule me semble-t-il le *limes* et le « entre », une sorte d'axe-frontière, comme le nomme Michel Bousseyroux. N'est-ce pas ce bougé qui l'amène à distinguer le phallus de la jouissance phallique et à poser le phallus autrement que corrélé au symbolique mais comme « la consistance du réel » ?

L'ouverture de chaque rond en une demi-droite infinie délimite trois plans ouverts : le plan de l'inconscient, celui du préconscient et celui du phallus. On peut lire dans ce dessin que le phallus n'y est plus d'ordre symbolique.



C'est bien dans cette espèce d'espace topologique que l'être parlant a à se retrouver. Prendre acte du réel de la différence ne revient-il pas à affirmer la coexistence de deux axes contraires, l'un qui énonce la mise en

rapport (ce que l'on fait chaque fois que l'on pense, parle ou écrit) et l'autre qui énonce le non-rapport (le « y a pas de rapport » qui ponctue les dits d'un analysant orientés par l'association libre) ? N'est-ce pas également affirmer les fonctions distinctes du signifiant et de la lettre ? Alexandre Faure a rappelé très justement à mon attention l'usage du terme de « littoral » par Lacan. En effet, à relire « Lituraterre », Lacan convoque le littoral comme le domaine qui fait, pour un autre, frontière, « de ce qu'ils sont étrangers, jusqu'à n'être pas réciproques ».

Le réel de la différence

Déjà pour les Grecs l'*apeiron* – le sans-limite, l'indistinct – est le fond sur lequel vont émerger des couples d'opposés : le sombre et le lumineux, le chaud et le froid, le sec et l'humide, qui vont délimiter dans le monde des provinces diverses. J'avais tenté d'aborder, en reprenant Lacan, l'idée que les enfants ont raison d'avoir peur de l'obscurité. S'il y a bien la Nuit qui fait la paire avec le Jour, n'y en a-t-il pas au moins une autre, toujours plus ancienne que l'astre qui l'interrompt ? Cette nuit-là n'est-elle pas l'occasion de mettre en évidence quelque chose qui ne relève pas de l'opposition signifiante ? Ce serait pertinent de trouver un éclairage (*sic* !) du même ordre en ce qui concerne la différence, une différence autre que signifiante.

Le phallus permet une excursion hors de la binarité. Dans les formules de la sexuation, « être présent d'un côté » n'est pas équivalent à « être absent de l'autre côté ». La différence, indéniable, ne permet pas de substantier les termes qu'elle oppose. Lacan fait du phallus le signifiant de la différence, ce qui fonde la différence autrement qu'en termes binaires. Il y a un seul signifiant, le phallus, et le phallus ce n'est pas le sexe, bien plutôt « horsexe » comme l'écrit Lacan dans le séminaire *Encore*.

Au commencement de l'histoire de la pensée, les Grecs ont posé la limite – *pera*, ce qui borde. Dans ma petite ville de Tarbes, il y a en ce moment une exposition, *L'être seuil, prospective des murs #2*, où l'artiste, Sandra Lorenzi, tisse « l'histoire de l'exil de la République espagnole à la poétique du sacré, les souffrances humaines aux récits mythologiques ²⁵ ». Une construction labyrinthique perturbe la déambulation du spectateur invité à suivre la quête du personnage central « l'être seuil ». L'artiste crée ainsi un espace singulier, à la fois un centre et une périphérie, un dedans et un dehors, un lieu collectif et un espace intime, un espace de recherche et un espace d'exposition. Le spectateur tour à tour invité à être le passage, le passant ou le passeur, se dessine un impossible côtoiement qui requiert de se faire une conduite avec des voisinages indécents et de savoir y faire

avec une configuration mobile des effets de bord ²⁶. Ce qui rend l'espace vivable, c'est ce qui permet qu'on le traverse, une passe d'ailleurs est, à cet égard, plus pertinente qu'un seuil !

Ce qui tient les humains ensemble c'est leur séparation, c'est cela le commun. Il n'y a pas de partition produite par la fonction phallique. Il n'y a pas, dans les formules de la sexuation, de x et de y, mais un x universel désignant le *parlêtre* aux prises avec la jouissance liée au sexe et au langage (pour tout x phi de x).

Avec les formules de la sexuation, Lacan tente de faire apparaître une dissymétrie irréductible qui ne repose sur aucun trait. La différence pure ne doit rien aux propriétés, puisque, les fondant, elle leur est antérieure. Le sexe est cet Autre absolu, sans opposé, dont la différence ne repose pas sur la différence des propriétés puisqu'elle les précède.

Couleur de sexe

Cette différence absolue, cette disparité fondamentale, cette dysharmonie essentielle, peut cependant permettre un accord – et non un rapport – comme on peut parler d'un accord entre deux couleurs. Cette différence qui ne relève pas d'un jugement d'attribution amène Lacan à dire dans la leçon du 9 mars du séminaire *Le Sinthome* : « Dans le sexe, il n'y a rien de plus que, [...] l'être de la couleur ²⁷. » Cet être de la couleur, la couleur qui n'a aucun sens, suggère qu'il peut y avoir homme couleur de femme, ou femme couleur d'homme. Mieux vaudrait donc garder « couleur » d'un sexe pour un autre, « sans quoi ce serait la couleur monstrueuse du neutre qui envahirait le parlant », disait Bruno Geneste à Bordeaux.

Vous connaissez certainement l'album de Leo Lionni *Petit-Bleu et Petit-Jaune* ²⁸. Petit-Bleu est à la maison avec Maman-Bleu et Papa-Bleu, mais quand il va à l'école, il a des amis de toutes les couleurs. Son meilleur ami est Petit-Jaune, qui habite dans la maison d'en face avec Maman-Jaune et Papa-Jaune. Un jour, alors que sa maman l'a laissé tout seul, Petit-Bleu part à la recherche de son ami. Tout heureux de se trouver, ils s'embrassent. Ils s'embrassent si fort qu'ils en deviennent... verts, sans bien évidemment se rendre compte de ce changement. Ils poursuivent leurs explorations, leurs jeux, ils rencontrent d'autres potes et quand ils sont fatigués ils rentrent chacun chez eux. Mais évidemment ni les parents Bleus, ni les parents Jaunes ne reconnaissent leur enfant dans ce vert ! Cela rend Petit-Bleu et Petit-Jaune très tristes et ils se mettent à tant pleurer qu'ils fondent en larmes jaunes et bleues. Les parents Bleus tout heureux de retrouver leur

Petit-Bleu l'embrassent et, dans leur joie, ils embrassent également Petit-Jaune et... devenant verts, ils comprennent ainsi ce qu'il s'est passé !

Si vous lisez cette histoire à un enfant de quatre, cinq ans, vous verrez que l'histoire ne s'arrête pas de sitôt ! Car chacun ira de son inventivité pour chercher comment embrasser l'autre sans risquer de se mélanger ! De quoi interroger la différence entre *Héteros*, un autre, *Homo*, un autre pareil, et *Allos*, un semblable identique en tous points.

Dans le séminaire *Le Sinthome* une question tracasse Lacan, il s'y avise que colorier les nœuds ne suffit pas à les distinguer, il faut les orienter²⁹. Vous avez là une idée de la complexité à l'œuvre dans ce réel de la différence.

La différence absolue, que Lacan évoque à la fin du livre XI du séminaire, serait telle qu'entre les deux éléments qu'elle sépare, il n'y aurait même pas elle pour faire le moindre lien, quelque chose comme « la rature d'aucune trace ».

Pour conclure avec la couleur JLG

Puisque j'ai commencé par *Masculin-Féminin* je vais conclure également avec la couleur JLG ! Dans une scène du film, Michel Debord fait remarquer à Jean-Pierre Léaud :


- « Tu as remarqué dans le mot masculin il y a masque et il y a cul.
- Et dans féminin ?
- Y a rien ! » répond Debord.





















Ce rien, pour Godard, ce n'est pas le néant. Ne serait-ce pas plutôt le lieu de ce « droit au rien » dont Lacan parle dans *L'Identification*³⁰ ? Ce rien du quadrant de Pierce, ce lieu où il n'y a rien, aucun trait, est celui qui crée le peut-être, la possibilité.











Dans l'inconscient, le sexe ne s'inscrit sous aucun signifiant, ce que Lacan note S(A), ce mot qu'on ne saurait écrire mais qu'on peut faire résonner. Un rien, un rien dont il s'agit dès lors de préserver les droits, insiste Lacan.

N'est-ce pas ce que Godard tente en terminant son film par le mot FÉMININ, qui s'écrit sur le noir de l'écran et dont une déflagration, récurrence sonore dans le film, fait disparaître les lettres superflues, pour écrire le mot de FIN ?

Mots-clés : clinique différentielle, masculin/féminin, phallus/hétéros, universel/pas-tout, limite, Alphonse Allais, Joan Scott.

* Collèges de clinique psychanalytique, « Clinique différentielle des sexes ». Ce texte a été établi après la conférence faite à Rennes le 24 mars 2018 à l'invitation du collège de clinique psychanalytique de l'Ouest, dont je remercie tous les collègues pour leur accueil et leur intérêt.

1.  J.-L. Godard, *Masculin, féminin*, Argos film, 1966.
2.  M. Bousseyroux, *Penser la psychanalyse avec Lacan. Marcher droit sur un cheveu*, Toulouse, Érès, 2016, p. 221.
3.  J.-L. Nancy, *Sexistence*, Paris, Galilée, 2017, p. 115.
4.  Cf. notamment ses ouvrages *Au risque de la topologie et de la poésie. Élargir la psychanalyse*, Toulouse, Érès, 2011, *Penser la psychanalyse avec Lacan, op. cit.*, *La réson depuis Lacan*, Paris, Stilus, 2018.
5.  B. Geneste, « La possibilité d'un troisième sexe », intervention à la Journée nationale des collèges cliniques, à Bordeaux le 17 mars 2018, inédit.
6.  J. Lacan, « Conférence au Centre Culturel Français à Milan », 30 mars 1974, dans *Lacan in Italia*, Milan, La Salamandra, 1978, p. 104-147.
7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 178.
8.  M. Boussyroux, « Les sexes, le sexe, le *horsexe* et l'être pour le sexe », dans *La réson depuis Lacan, op. cit.*
9.  A. Allais, « Un drame bien parisien », dans *La logique mène à tout*, choix établi par F. Caradec, Paris, Pierre Horay éditeur, 1976, p. 181-187.
10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, op. cit.*, p. 40.
11.  J. Lacan, « La chose freudienne », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 413.
12.  J. Lacan, « L'Autre manque », *Ornicar ?*, n° 20-21, Paris, Seuil, janvier 1980, p. 12.
13.  J. Lacan, « Le malentendu », *Ornicar ?*, n° 22-23, 10 juin 1980, p. 12.
14.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 73.
15.  M.-J. Latour, « D'eux, sexe », *Revue*, n° 17, *Le Choix du sexe*, Champ lacanien, 2015.
16.  D. Bernard, « Éthique et différence sexuelle », intervention à la Journée nationale des collèges cliniques, « Clinique différentielle des sexes », à Bordeaux le 17 mars 2018, à paraître.
17.  J. Scott, « Hystory trouble », *Vacarme*, n° 66, 11 janvier 2014. Je remercie Nicole Rousseaux-Laralde qui m'a signalé le travail de cette historienne.
18.  J. Scott, « Le genre, une catégorie d'analyse toujours utile ? », *Diogène*, n° 225, Paris, PUF, 2009.
19.  J. Scott, « Hystory trouble », art. cit.
20.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 118.

21.  G. Le Gauffey, *Le Pastout de Lacan, consistance logique, conséquences cliniques*, Paris, EPEL, 2006, p. 66.
22.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 222.
23.  J. Lacan, « L'Étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 481.
24.  J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », dans *Autres écrits*, op. cit.
25.  M. Genet, commissaire de l'exposition, dans Guide de visite *Sandra Lorenzi, L'être seuil*, exposition du 8 février au 7 avril 2018, Le Parvis, Tarbes, Centre d'art contemporain.
26.  M. Macé, *Sidérer, considérer. Migrants en France*, Lagrasse, Verdier, 2017.
27.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit., p. 116.
28.  L. Lionni, *Petit-Bleu et Petit-Jaune*, Paris, L'École des loisirs, 1970. Je remercie Marie Vaudescal qui a rappelé cet album à mon attention.
29.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit., p. 111.
30.  J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 7 mars 1962.

LECTURE

Marie Leggio

Du... devoir de prêter de l'inter ?

Antonio Quinet, *La Cité et ses maîtres fous* *

« Pour elle [la psychanalyse], une seule urgence : faire ex-sister son discours ¹. »

« Un retour à la clinique », telle est l'option posée par Antonio Quinet dans cet ouvrage ; celle d'une contribution de la psychanalyse à la psychiatrie, ainsi que d'une lecture de ce qui gouverne la cité d'aujourd'hui. Qu'est-ce qui caractérise notre contexte de discours ? Et quelles sont les incidences du discours prédominant sur les êtres parlants ? La question de l'accueil et des modalités de traitement des sujets psychotiques est mise au premier plan. L'auteur interroge les effets du « discours capitaliste scientifique néolibéral » et la position que ces sujets occupent dans la « cité du discours ² ». Il articule son propos autour de ce qui fait la spécificité du discours analytique : que peut attendre le sujet psychotique de sa rencontre avec un analyste et comment la psychanalyse opère-t-elle sur ce contexte de malaise dans la civilisation ?

A. Quinet réalise quelques rappels essentiels et propositions novatrices dans le sillage de Freud et de Lacan, en passant par un retour aux textes fondateurs de la psychiatrie dite « classique ». La méthode est épistémologique. Parmi les pionniers dans la description des phénomènes cliniques de la psychose, sont évoqués Kraepelin, Bleuler, Kretschmer ; dans le champ analytique, il part des travaux de Freud sur le délire dans la psychose comme tentative de guérison, ainsi que des apports de Lacan, dont la forclusion du Nom-du-Père et le « hors-discours ³ ». Est-ce à dire hors lien social ? L'auteur en explore les conséquences, c'est l'axe central du livre : si de structure le sujet psychotique est hors discours, il n'est pas hors langage, ni hors jouissance ; il peut donc établir, restaurer parfois ou entrer dans des liens sociaux. Il déplie cette thèse, aux conséquences éminemment éthiques, en examinant les deux types cliniques, la schizophrénie et la paranoïa. Il pose de subtiles trouvailles telles que « les incursions du psychotique dans les

liens sociaux sont parfois des excursions – il fait des circuits entre les liens sans y rentrer », ou encore « l'effet de pousse-à-la-fama » (en jouant sur la signification « renommée » et l'équivoque avec « femme »). A. Quinet explore les modalités possibles d'insertion dans le discours et élabore audacieusement de nouvelles perspectives.

Avec l'opération de la *Verhaltung* qu'il traduit par « rétention », l'auteur spécifie à partir de ce que Lacan a prélevé chez Kretschmer ce qui rend parfois possible au sujet psychotique l'entrée dans les liens sociaux. Il pose ce mécanisme comme une caractéristique du paranoïaque : retenu par un signifiant qui vient le représenter, le sujet n'est pas en proie à la dispersion comme dans la schizophrénie. La tonalité clinique du livre est accentuée par la démarche de l'auteur qui revisite, à la lumière de ses avancées, les célèbres cas « Schreber » et « l'homme aux loups » de Freud ; il déplie aussi celui de Simao Bacamarte, personnage issu de *L'Aliéniste* de Machado de Assis. Concernant Schreber, il est question des moments de stabilisation obtenus lorsqu'il s'identifie au signifiant « femme de Dieu », qui le représente pour Dieu. Quant à Sergueï Pankejeff, il montre que le signifiant de la *Verhaltung* est celui de « l'homme aux loups », nom auquel il s'identifie à partir de son traitement avec Freud, par lequel il peut se représenter pour la communauté analytique et faire lien social. Pour Simao Bacamarte, c'est le signifiant « science » qui a été retenu, au nom duquel ce sujet peut s'adresser à l'autre de la communauté du village (en tant que représentant de la science).

A. Quinet précise : ce recours diffère des essais de traitement de la schizophrénie qui relèvent de « tentatives de guérison de l'autisme » ; il ne s'agit là que de rétablir le contact avec les autres à travers l'investissement de mots, du délire, de l'art. L'auteur illustre cette nuance aux conséquences cliniques majeures par le cas de Bispo do Rosario, dont la fabrication du « manteau de la reconnaissance », qui figure en couverture du livre, aura été le labeur de presque toute une vie dans sa chambre d'hôpital. Pas d'autre choix pour ce sujet que de tenter de contenir sans relâche la dérive signifiante avec son art, afin de ne pas être totalement envahi par la jouissance. Enfin, A. Quinet présente à travers le cas clinique de John Nash, célèbre mathématicien ayant reçu le prix Nobel, comment la cure et l'entrée dans les liens sociaux se sont effectuées par les nombres (l'équation mathématique) et non par le délire.

L'auteur évoque les réformes à l'œuvre des institutions psychiatriques et se positionne pour une insertion sociale du sujet psychotique assortie de prérequis : inclure dans le diagnostic le symptôme (référé à la structure

clinique) ; inclure le sujet dans le traitement ; inclure la forclusion dans la société, plutôt que de vouloir adapter le sujet en déniaant la « différence radicale ». Il envisage les incidences de la disparition de la psychopathologie clinique dans l'abord des maladies mentales ⁴ ; il prévient de l'écueil, tant clinique qu'éthique, de chercher à « névrotiser » le sujet psychotique selon des pratiques exclusivement éducatives ou normatives. En écho à la *furor sanandi*, il pointe la tendance contemporaine à ce qu'il appelle la *furor includendi*. A. Quinet œuvre pour un abord du symptôme en tant que manifestation subjective ; il insiste sur les tentatives de traitement de sa psychose par le sujet lui-même et fait ainsi place à ce que nous enseigne la psychose, tant sur les plans de la structure du *parlêtre* que de ce contexte de malaise dans la civilisation. Il se tient sur ce fil de l'option freudienne de participer au « devoir éthique de la psychanalyse », prolongée par l'indication lacanienne du « devoir d'interpréter ⁵ ». Il insiste sur « l'a-cratie du discours analytique » et sur l'apport spécifique de la psychanalyse dans le monde contemporain : seul discours qui considère l'autre comme un sujet. Il le situe en tant que recours face au discours du capitaliste qui ne fait pas lien social, mais forme plutôt la *ségrégue* ; caractérisé par la « forclusion de la castration » et le « rejet de l'altérité », il est « psychotisant », insiste l'auteur.

C'est par l'intermédiaire de la parole, l'éthique étant par là corrélée au sujet, que la psychanalyse opère à l'endroit du malaise dans la modernité ; telle est la spécificité de son offre. Elle relève de l'éthique du bien dire, ainsi que du devoir pour le psychanalyste de « rejoindre à l'horizon la subjectivité de son époque ⁶ ». Marquée par cette option, cette lecture bouscule jusqu'à l'enthousiasme. Un abord suffisamment sur les bords de la cité d'aujourd'hui... telle est sa portée actuelle et d'avenir. Empreint d'une position en « extraterritorialité ⁷ », cet ouvrage participe au dialogue avec les champs que la psychanalyse côtoie ; A. Quinet ouvre autrement les questions explorées, il en propose un abord renouvelé interrogeant jusqu'à la psychanalyse, *in fine*. C'est aussi de par cette portée que cette lecture se distingue ; elle est traversée par l'articulation entre psychanalyse et politique, mise à l'ouvrage dans les Forums et à l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien depuis leur création jusque dans leur actualité ; non sans soulever la question de ce qui fait la spécificité, l'implication et la nécessité du concept d'École dans l'option lacanienne.

« La question de la politique concerne la finalité, ce qu'une analyse vise, mais aussi ce qui permettra d'assurer une place au discours analytique dans l'entrecroisement avec les autres discours ⁸ » posait L. Izcovich en 2005, dans le liminaire de la deuxième Revue de psychanalyse du Champ lacanien.

Faire lecture de la conjoncture de notre temps et des enjeux modernes prédominants ; se situer et se risquer à faire offre de question ; participer dans la proposition du pas de côté... telle est la dé-marche, d'ordre éthique, dont l'ouvrage d'Antonio Quinet est coloré ; non sans rappeler aussi et faire résonner ce que proposait Colette Soler dans son intervention intitulée « Politique d'École » lors des journées nationales de l'EPFCL-France en 2005 : « La psychanalyse n'a chance de subsister que si, justement pour ex-sister au discours commun, elle tient compte de ce qui règle ce discours, quoique tenir compte, ce n'est pas s'y soumettre ⁹. »


Créer les conditions de l'écart et de l'avènement de l'inouï, dont les effets et conséquences relèvent du un par un et ne se savent jamais d'avance ; lire avec initiative, sans abonder dans le sens, creuser « l'intervalle » et faire place à la surprise... l'option qui ressort de ce livre s'avère empreinte d'« hétérité ¹⁰ ». Il participe du donner « chance que l'analyse continue à faire prime sur le marché ¹¹ ».


Du... devoir de prêter de l'inter ?


Cette lecture m'a questionnée dans ces termes. « Trouvailler » et se laisser travailler sur ce fil éthique du devoir de prêter de l'inter, à partir de ce qui advient à la fin d'une analyse lacanienne – $S(A)$ – a-menée à son terme ¹² ; s'orienter du point de séparation d'avec l'Autre auquel la cure analytique conduit ; point *a-ttenant* à la solitude structurelle, constitutive, de l'être parlant... s'orienter, selon une expression extraite de *La Cité et ses maîtres fous*, de la « dissipation du mirage de l'Un ».











La psychanalyse dans le monde actuel ? Cet ouvrage fait place à cette question.

Mots-clés : discours, éthique, lien social, politique, psychose.

*  A. Quinet, *La Cité et ses maîtres fous*, Paris, Stilus, 2017.

1.  C. Soler, « Psychanalystes, encore un effort », dans *Revue*, n° 2, *Psychanalyse et politique/s*, Champ lacanien, 2005, p. 21.

2.  J. Lacan, « L'acte psychanalytique, Compte rendu du séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 379.

3.  J. Lacan, « L'étourdit », 1972, dans *Autres écrits*, op. cit., p. 492.
4.  Cf. sur ce point les interventions de C. Léger sur la psychiatrie et la psychanalyse dès 2009, « Hommage à Claude Léger, dans *Revue*, n° 19, *Liaison et déliaison selon la clinique psychanalytique*, Paris, Champ lacanien, 2017, p. 9-45, ainsi que l'ouvrage de L. Izcovich, *Les Paranoïaques et la psychanalyse*, Paris, Champ lacanien, 2004.
5.  J. Lacan, « Postface au Séminaire XI », 1973, dans *Autres écrits*, op. cit., 2001, p. 504.
6.  J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », 1953, dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 321.
7.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 256.
8.  L. Izcovich, « Liminaire », dans *Revue*, n° 2, *Psychanalyse et Politique/s*, op. cit., p. 10.
9.  C. Soler, « Politique d'École », dans *Revue*, n° 4, *La Parenté : les voies de la transmission*, Paris, Champ lacanien, 2006, p. 129-135.
10.  J. Lacan, « Dissolution ! », leçon du 15 janvier 1980, « L'Autre manque », dans *Ornicar ?*, n° 20-21, p. 12.
Cf. d'autre part à propos du terme « Hétérité » ce que C. Soler en indiquait dans la présentation de la revue qui porte cet intitulé : « Titre d'un choix » et plus loin « Titre d'un programme », dans *Hétérité*, n° 1, *Revue de psychanalyse de l'Internationale des Forums du Champ lacanien*, 2001, p. 5.
11.  J. Lacan, « Note italienne », 1973, dans *Autres écrits*, op. cit., p. 310.
12.  Cf. sur ce point : « L'analyse de l'analyste : qu'exigeons-nous de sa fin ? », qui réunit les contributions et la discussion de cette table ronde lors du Rendez-vous international de l'EPFCL à Buenos Aires, en juillet 2004, dans *Revue*, n° 2, *Psychanalyse et Politique/s*, op. cit., p. 55-93.

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

☐ Je m'abonne à la version papier : 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

☐ Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €

☐ Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

☐ Prix spécial pour 5 numéros : 25 €

☐ Numéros spéciaux : 8 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

n° 114 - Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres...

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net